



Muséum National d'Histoire Naturelle  
en cohabilitation avec AgroParisTech

Master « Évolution, patrimoine naturel et sociétés »

Spécialité de recherche « Environnement, développement, territoires et sociétés »

Parcours « Anthropologie, environnement, agricultures »

## **Des Arbres et des Pâturages**

### **Gestion des ressources ligneuses et dynamiques sociales à La Chicolata, Rivas, Nicaragua**

Chloé MARIE

**Enseignant-tuteur responsable de stage** : François Léger, UMR SADAPT, AgroParisTech

**Directrice de mémoire** : Nicole Sibelet, Département ES, UMR Innovation, CIRAD

**Maitre de stage** : Isabel Gutierrez, Coordinatrice MAP, CATIE



# Remerciements

Tout simplement un merci à tous ceux qui m'ont accompagnée dans cette aventure.

En premier lieu à tous les producteurs de la Chocolata qui ont pris le temps de me recevoir, de me nourrir, de m'enseigner avec une grande simplicité et une grande ouverture d'esprit.

A Doña Elba de m'avoir hébergée et considérée avec beaucoup d'attention.

A Nicole sans qui ce stage n'aurait pas été possible et qui a toujours été à mes côtés.

A Isabel qui m'a accompagnée dans mon étude et a permis la réalisation du terrain.

Au CIRAD qui m'a permis d'effectuer ce stage.

Au CATIE et à toute l'équipe de Funcitree de m'avoir accueillie.

En particulier à Dalia et Guillermo qui m'ont permis de prendre connaissance du terrain et m'ont guidée dans ma recherche. A Gerald également pour m'avoir accompagnée sur le terrain.

Et à Diana et Sofia qui ont rendu ce stage très agréable et à tous les autres étudiants du projet de qui j'ai beaucoup appris.

A Michel pour avoir partagé ses connaissances sur le Nicaragua et pris le temps de me conseiller.

A Paulo pour avoir su être patient et prendre soin de moi.

A ma famille bien sûr, tout simplement pour être là à tout moment.

A Sandrine qui m'a gentiment relue.

## Résumé

Cette étude se propose d'analyser la diversité des pratiques et représentations liées aux ressources naturelles au Nicaragua. Pour ce faire, l'étude se base sur les méthodes anthropologiques. 129 entretiens semi directifs ont été réalisés à la Chocolata, Rivas pendant une période de trois mois et demi. Dans ce cadre, l'analyse des systèmes de production définis à partir des facteurs de production, des formes d'accès au foncier, des stratégies productives et des représentations liées à la terre permettent d'identifier six grands groupes de producteurs. Chaque groupe est alors affiné à partir de l'analyse des formes d'accès au foncier et des trajectoires sociales de chaque producteur. Cette approche permet de mettre en évidence que les pratiques liées à la gestion de la production, notamment le choix des pâturages et le type de cultures mises en œuvre, et celles reliées aux ressources naturelles, comme la conservation d'arbres au sein des parcelles sont liées aux finalités de la production. Ces finalités, qui vont de la conservation d'un statut social au souhait d'accéder à la terre, s'inscrivent de manière plus large dans les relations sociales entre les différents producteurs. Enfin, l'analyse des pratiques et des représentations liées aux ressources naturelles permet d'envisager d'une manière globale les stratégies agroforestières, divisées en cinq grands types, et d'identifier comment les pratiques de gestion des ressources naturelles s'insèrent dans les réseaux de relations sociales. En fin de compte, les pratiques et représentations liées aux ressources foncières et naturelles s'inscrivent dans les dynamiques sociales et sont liées à des enjeux de pouvoir qui trouvent leur explication dans l'histoire économique et politique du Nicaragua.

**Mots clés :** Nicaragua, Rivas, pratiques, représentations, stratégies agroforestières, structure agraire, relations sociales, agroforesterie, pastoralisme, socio-anthropologie

# SOMMAIRE :

Introduction : .....	1
PREMIERE PARTIE : .....	4
DES OBJETS A LA METHODE.....	4
I.    L'analyse des pratiques des agriculteurs : un retour vers l'acteur ?.....	4
1.1    L'analyse agronomique : le fait technico-économique .....	4
1.2    Les sciences sociales : les pratiques en tant que fait social .....	5
1.2.1    L'anthropologie économique contre la rationalité instrumentale .....	5
1.2.2    « Le sens pratique » en sociologie .....	6
1.2.3    Les représentations sociales .....	7
II.    Les systèmes agraires au Nicaragua : entre dynamiques de marchés, dynamiques de classes et dynamiques écologiques.....	8
2.1    Classes sociales et élaboration d'idéaux-types .....	8
2.2    Analyses théoriques du monde agricole et implications politiques.....	9
2.2.1    L'insertion inégale dans le capitalisme international .....	10
2.2.2    La voie inter-médiane entre le capitaliste et le prolétaire : la « bourgeoisie chapiolla » .....	11
2.2.3    La voie paysanne .....	11
2.3    El campesino-finquero : un essai d'analyse agro-socio-écologique .....	12
III.    Problématique.....	12
IV.    Sites et méthodes.....	13
4.1    Plaines et zones sèches de l'Etat de Rivas .....	13
4.2    Méthodologie.....	17
DEUXIEME PARTIE : .....	18
GROUPES SOCIAUX, STRATEGIES DE PRODUCTION ET REPRESENTATIONS A LA CHOCOLATA, RIVAS, NICARAGUA.....	18
I.    La constitution des systèmes de production .....	18
1.1    Un espace « agro-socio-écologique » hétérogène.....	18
1.2    La Chocolata : histoire sociale / histoire orale .....	20
1.3    Structure agricole actuelle de la Chocolata et dynamiques des systèmes de production..	23
II.    Pour une typologie locale des systèmes de production .....	26
2.1    Pour une typologie des systèmes de production.....	26

2.2	Trajectoires et différenciation sociale.....	32
III.	Situation sociale, stratégies productives et pratiques de gestion des ressources .....	35
3.1	Systèmes d'élevage intensifs / systèmes d'élevage extensifs : modes de production, rapports de production et représentations .....	35
3.2	Les systèmes de polyculture /élevage : un système intégré guidé par les cultures vivrières.....	38
3.3	Des stratégies agroforestières aux Représentations sociales.....	41
TROISIEME PARTIE .....		46
DISCUSSION : DE LA « RATIONALITE PAYSANNE » A LA « LOGIQUE DU LATIFUNDIO » .....		46
I.	Le facteur économique en question .....	47
II.	La notion de groupes sociaux et trajectoire sociales .....	49
III.	Représentations sociales et Relations sociales .....	52
CONCLUSION .....		54
BIBLIOGRAPHIE .....		56

## FIGURES :

Figure 1 :	Localisation de la zone d'étude .....	15
Figure 2:	Caractérisation de la zone d'étude.....	16
Figure 3 :	Vue satellite de la zone de la Chocolata .....	19
Figure 4 :	Nombre d'exploitations agricoles par classe de superficie à la Chocolata, Rivas, Nicaragua .....	24
Figure 5 :	Pourcentage des superficies occupées par tranche de surface d'exploitations agricoles.....	24

## TABLEAUX :

Tableau 1 :	Classification des pâturages présents dans la zone de la Chocolata, Rivas.....	25
Tableau 2 :	Cultures fourragères semées à la Chocolata, Rivas.....	25
Tableau 3 :	Critères d'élaboration de la typologie et variables.....	27
Tableau 4 :	Typologie des producteurs de la zone de la Chocolata .....	31
Tableau 5 :	Formes d'accès à la terre par types de producteurs.....	33
Tableau 6 :	Situation des producteurs par formes d'obtention des la terre .....	33
Tableau 7 :	Finalités de la production et Stratégies agroforestières par types de producteurs.....	44

## GLOSSAIRE

APP : Aires Propriété du Peuple – Areas Propiedad del Pueblo

Les APP sont des structures étatiques publiques sous administration directe de l'état. Elles ont été développées par le gouvernement sandiniste à partir de 1981 afin de redistribuer les terres des latifundios détenues par les partisans de Somoza aux paysans pauvres.

CAS: Coopératives Agraires Sandinistes - Cooperativas Agrarias Sandinistas

Il s'agit d'une propriété collective sur la terre et les moyens de production. Les CAS correspondent à la deuxième structure créée par le gouvernement sandiniste pour la redistribution des terres.

Reforma Agraria Sandinista : Réforme agraire Sandiniste. Mise en place par le Front Sandiniste de Libération Nationale (FSLN) après la promulgation en 1981 de la loi de réforme agraire (ley de reforma agraria) qui vise à redistribuer les terres aux paysans pauvres et prolétaires.

Manzana : Unité foncière du Nicaragua. Une manzana est égale à 0,7 hectares

Pâturages :

- Pâturages naturalisés : pâturages introduits, établis dans la végétation locale et capables de se reproduire sans intervention, donc considérés comme adaptés à la zone. A la Chocolata, se réfère principalement à *Hiparrernia rufa* (« Jaragua ») qui a été introduit il y a quelques dizaines d'années.
- Pâturages améliorés : Pâturages introduits, qui présentent de meilleurs rendements et une meilleure résistance ainsi que des qualités protéiniques. Ces pâturages sont en général semés tous les deux ou trois ans.

## ACRONYMES

CATIE: Centre d'Agronomie Tropicale de Recherche et d'Enseignement - Centro de Agronomía Tropical de Investigación y Enseñanzas

CIRAD: Centre International en Recherche Agronomique et Développement

EIAG: Ecole Internationale d'Agriculture et d'Elevage - Escuela Internacional de Agricultura y Ganadería

Funcitree: Functional Diversity: An ecological framework for sustainable and adaptable agro-forestry systems in landscapes of semi-arid and arid ecoregions

MAGFOR: Ministère Agricole et Forestier - Ministerio Agropecuario y Forestal

UNAG: Union National d'Agriculteurs et d'Eleveurs - Unión Nacional de Agricultores y Ganaderos





## Introduction :

Au Nicaragua, où 45% des habitants sont situés dans les zones rurales, l'agriculture a un poids social et économique important : elle représente 18% du PIB et emploie 38% de la population active, générant 65% des exportations (Urbina 2005). L'élevage y représente une activité importante. Avec 13 millions d'hectares dédiés à cette activité, l'élevage occupe aujourd'hui 31% du territoire national du Nicaragua (Pomereda 1998).

Un examen des premiers résultats de la bibliographie liée à l'élevage bovin en Amérique centrale donne une première idée des thématiques actuelles reliées à cette question. Deux axes ressortent de cette recherche : d'une part, la relation de cause à effet réalisée entre élevage bovin et déforestation<sup>1</sup> et d'autre part le constat d'une faible productivité des systèmes d'élevage dont l'explication serait le retard technique<sup>2</sup>. Ceci traduit bien l'actualité de la question et les représentations communes liées à l'activité d'élevage en Amérique centrale, qui trouvent leur écho dans les études scientifiques (Garcia Zamacona 1993). Et il apparaît donc logique que dans ce contexte, la question de l'élevage en Amérique centrale se pose en ces termes : « comment améliorer les performances techniques des systèmes d'élevage tout en proposant des solutions écologiquement durables ? » C'est ainsi que le Centre d'Agronomie Tropicale de Recherche et d'Enseignement (CATIE-Centro de Agronomía Tropical de Investigación y Enseñanzas) a une composante de recherche forte sur les systèmes silvopastoraux<sup>3</sup>. En effet, les théories de l'agro-écologie (Altieri 1998) étant pertinemment contemporaines et répondant à une demande sociale forte, il apparaît logique que ces dernières soient la ligne « éditoriale » de l'ensemble des organismes agronomiques à travers le monde. Les systèmes silvopastoraux présentent par ailleurs l'avantage de répondre aux enjeux forts posés par les problématiques de l'élevage (incessamment caractérisé d'extensif) dans les pays d'Amérique Latine et d'Amérique centrale et principalement dans les zones sèches où les enjeux du changement climatique, couplé à l'analyse des conséquences écologiques de ces systèmes de production font peser un poids sur cette activité (Chavarría 2002). Par ailleurs, dans une perspective interdisciplinaire, également au goût du jour, il s'agit de comprendre dans un premier temps les aspects biophysiques, biologiques, sociaux, économiques des fonctions des arbres dans les pâturages dans les élevages bovins du Nicaragua. Tel est présenté, dans les grandes lignes, le projet Funcitree (Functional Diversity: An ecological framework for sustainable and adaptable agro-forestry systems in landscapes of semi-arid and arid ecoregions) du CATIE.

Cependant, à partir de la recherche bibliographique et des premières observations de terrain, il est possible de se rendre compte de la diversité des situations qui caractérisent l'élevage au Nicaragua, et qui contraste avec l'idée d'un élevage extensif unique nicaraguayen et suppose

---

<sup>1</sup> <http://www.delaplanete.org/Renseignements-environnementaux,228.html>

<sup>2</sup> <http://www.fao.org/WAIRDOCS/LEAD/x6366s/x6366s03.htm>

<sup>3</sup> [http://www.elsemillero.net/pdf/silvopastoriles\\_america\\_central.pdf](http://www.elsemillero.net/pdf/silvopastoriles_america_central.pdf)

l'existence de systèmes de production différents, et par extension de pratiques agricoles différentes.

Un point s'impose alors sur la notion d'extensif. En économie rurale, le terme intensif est défini en agriculture en fonction de l'usage que l'on fait de la terre, facteur de production non reproductible (Brossier 1987). Pour les agronomes « biologistes », une agriculture intensive signifie un volume de production par hectare élevé permis par un recours important au travail et au capital par hectare. Le critère principal est ici l'accroissement de la production. Pour les économistes, une agriculture intensive emploie beaucoup de ressources à l'hectare (travail ou capital). Le critère principal est la productivité. Par ailleurs, Brossier (1987) signale, que le concept d'intensif n'a que peu de sens dans les cas où le facteur limitant n'est pas le facteur terre. Dans les cas où le facteur travail est le plus limitant, il est plus intéressant selon cet auteur de raisonner à partir de ce dernier. Pour Landais et Balent (2001), l'intensif et l'extensif ne peuvent se caractériser que par rapport à des évolutions ; ainsi l'intensification se réfère à l'augmentation des quantités de facteurs de production en rapport à un facteur déterminé (par exemple, si le facteur terre est retenu, l'augmentation du facteur travail ou capital signifiera une intensification) ; l'extensification signifiant la diminution de ces facteurs. Selon Landais et Balent (2001), le facteur terre étant le plus limité et le plus rare, c'est généralement l'augmentation des autres facteurs qui détermine l'intensif et l'extensif et c'est dans ce sens que ce terme est généralement utilisé.

Cependant, au Nicaragua en particulier, le système d'élevage « extensif » est lié à une structure coloniale particulière, historiquement constituée au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle (Merlet 1990). Dans la mesure où le facteur terre n'était, au départ, pas considéré comme limitant au regard des faibles démographies et qu'au contraire la main d'œuvre venait à manquer, ce système, caractérisé de « latifundio » était extensif en terre et intensif en main d'œuvre (id.). Ce système se caractérisait par des relations sociales particulières traditionnellement représentées par le couple latifundio-minifundio (Wolf et Mintz 1957). La mise en place d'un carnet de travail obligatoire pour contrôler la main d'œuvre « paysanne » au XIX<sup>ème</sup> siècle a pour vocation de contrôler le manque de main d'œuvre (Maldidier et Marchetti 1996). L'économie nicaraguayenne s'insère petit à petit dans un modèle basé sur l'agro-exportation avec la production du café (1870-1945). Le boom du coton (1945-1965) puis celui de la viande bovine (1965-1979) est favorisé notamment par les politiques de crédit mises en place durant les différents mandats de la dynastie Somoza (qui ont eu lieu entre 1937 et 1979). Ceci a conduit à une première intensification qualifiée « de modèle agroexportateur », principalement entre 1950 et 1979 (De Janvry 1981, Marchetti et Maldidier 1996). La réforme agraire sandiniste (Reforma agraria sandinista) du gouvernement sandiniste des années 1980 a conduit à une seconde intensification, au sein de structures de deux types : les Aires de propriété du peuple (Área Propiedad del Pueblo) et les Coopératives Agricoles Sandinistes (Cooperativas Agrícolas Sandinistas) basées sur deux modèles différents (fermes d'Etat et coopératives d'Etat). Enfin, les années 1990, sont parfois caractérisées par les mots « contre-réforme ». La chute du gouvernement sandiniste et l'arrivée de Violetta Chamorro (1990-1996) concorde avec la mise en place des politiques d'ajustements structurels, qui ont entre autres conséquences la disparition des fermes d'Etat et des coopératives et la fin des politiques de crédits envers les producteurs.

La compréhension du système agraire actuel ne peut faire abstraction de ce contexte historico-politique. L'étude part du postulat que les pratiques et représentations sociales sont d'abord un fait social, historiquement constitué à partir de relations sociales. Elles sont relationnelles et dynamiques et s'expriment à travers l'interaction entre différents groupes sociaux. Les

pratiques et représentations sociales sont le fruit d'une histoire individuelle et s'élaborent en fonction de la situation sociale des individus à un moment  $t$  de leur histoire. Dans ce cadre, l'analyse des pratiques différentielles de gestion/appropriation des ressources à travers le processus de production s'inscrit d'abord dans la compréhension de la structure sociale de la zone, qui est le fruit d'une histoire où facteurs politiques, économiques et sociaux s'entremêlent. Les pratiques et représentations sociales mises en œuvre dans le processus de production dépassent en fin de compte les seules questions relatives à la production et sont un objet particulièrement intéressant pour appréhender les questions des dynamiques sociales à l'œuvre dans le monde rural nicaraguayen contemporain.

Ce travail est divisé en trois parties. La première s'attache à présenter les approches théoriques relatives aux pratiques et aux représentations, dans une perspective interdisciplinaire, et à comprendre les différentes théories scientifiques conçues pour l'analyse des structures agraires et de leurs évolutions au Nicaragua. La deuxième partie vise à présenter les résultats de manière détaillée. La troisième partie, servira de lecture critique des résultats à partir de trois points qui ont paru essentiels pour l'analyse : la référence économique comme seule analyse des systèmes de production ; le concept de groupe social vs trajectoires sociales ; les relations sociales.

# **PREMIERE PARTIE :**

## **DES OBJETS A LA METHODE**

### **I. L'analyse des pratiques des agriculteurs : un retour vers l'acteur ?**

#### **1.1 L'analyse agronomique : le fait technico-économique**

L'approche traditionnelle des pratiques en agronomie caractérise ces dernières comme une action intentionnelle réalisée en fonction des contraintes et possibilités du milieu en vue d'atteindre des objectifs. Cette approche, qualifiée par Dartigues (2009) de cognitiviste, suppose ainsi que (1) les projets seraient consciemment posés et constitueraient ainsi des bases objectives de l'action ; (2) les pratiques sont des actes techniques et individuels réalisés indépendamment de la sphère socio-économique qui l'entoure. Dans un contexte nouveau, où la vision techniciste de l'agronomie est dénoncée au regard de la crise environnementale et des attentes sociales (Landais et Balent 2001), la compréhension des pratiques des agriculteurs s'impose comme un moyen de renouer avec la réalité des situations et d'induire un processus de co-construction avec les agriculteurs. Elle vise ainsi à désacraliser la technique en réponse à une demande sociale ; en un mot, faire sortir les chercheurs de leur laboratoire (Latour et Woolgard 1979). Il s'agit avant tout de comprendre les techniques sur les lieux de leur application réelle où le producteur est constamment soumis à une double contrainte : les milieux écologiques et les facteurs socio-économiques de la production (Blanc-Pamard 1992).

L'approche par les systèmes de production (Sebillote 1978), envisage ces derniers comme des conditions du milieu physique en interrelation/interaction avec des « *facteurs de production* » (surface, main d'œuvre, cheptel...) et des « *facteurs techniques* », entendus comme la succession d'opérations culturales mises en œuvre et sur lequel l'« *environnement* » socio-économique joue un rôle. Elle présente cependant le désavantage de considérer l'exploitation comme une unité isolée et non comme un espace de production organisé, inséré dans un espace de relations (Deffontaines 1973). Dans cette approche, l'aspect technique, couplé avec

les conditions matérielles de production apparaissent comme les principaux critères retenus. L'analyse agronomique se centre en effet d'abord sur les interrelations entre conditions écologiques, techniques de production et modèles physiologiques de la plante ; analysées à travers les concepts d'Etats du milieu, facteurs de rendement et itinéraires techniques. L'individu est, dans cette première acception, entendu comme un agent externe qui agit sur la plante à travers ses techniques de production ; analysées notamment à travers les concepts d'itinéraires techniques Sebillotte (1978).

Cependant, ces approches ne cachent pas la difficulté d'ouvrir la « *boîte noire* » du producteur, qui est aussi un être social. L'étude des « *projets* » des agriculteurs qui ont fait l'objet d'analyses fines (Caron et Hubert 2000), n'arrive pas, d'une part à dépasser l'écueil implicite qui consiste à identifier les pratiques sous le seul angle de la rationalité instrumentale, et d'autre part, à appréhender la part inconsciente des pratiques des agriculteurs.

Traditionnellement, la construction de typologies se base sur la prise de décision pour analyser l'exploitation ou le système famille-exploitation, selon la vision de l'entrepreneur dans l'économie classique. Darré (2007) cherche à dépasser les écueils proposés par l'analyse purement micro-économique des pratiques. Il analyse ainsi le « *sens des pratiques* » sur fond de « *culture technique locale* », inscrite dans un système de sens et de valeurs localement définis dans un contexte particulier. Le projet d'analyse des pratiques doit se reporter selon lui à des groupes sociaux définis localement, des dynamiques sociales locales. Selon Darré (2007), cette analyse ne permet pas de comprendre des dynamiques qui relèvent du cadre social dans lequel s'insère l'action.

## **1.2 Les sciences sociales : les pratiques en tant que fait social**

### **1.2.1 L'anthropologie économique contre la rationalité instrumentale**

L'anthropologie économique s'est fondée notamment sur la base des théories proposées par Manilowski (1922) qui refuse de considérer le seul intérêt individuel comme facteur explicatif des conditions humaines et cherche à appréhender l'aspect social qui se cache sous les institutions économiques. Godelier (1989) est considéré en France comme son principal représentant et fondateur.

Pour Godelier (1965), l'économie et en particulier le processus de production sont entendus comme un rapport social contraint par un milieu naturel et des réalités sociales et, déterminé selon des possibilités technologiques. L'anthropologie économique s'interroge ainsi, dès ses débuts, sur les relations des sociétés avec le milieu naturel, sans pour autant réussir à délimiter théoriquement les processus écologiques influant sur les modes de production. Pour étudier les systèmes économiques, Godelier (1965) les décompose en trois structures : les structures

de production, de répartition et de consommation. Ce dernier définit la production comme les différentes formes d'occupation et/ou de transformation de la nature en fonction des possibilités techniques : « *Les matières exploitées dépendent de l'état de l'outillage et du savoir-faire qui les rend exploitable. Réciproquement, l'outillage et le savoir-faire expriment l'adaptation à un certain type de ressources exploitables.* ». La production apparaît ainsi comme un lieu d'interaction privilégié entre l'homme et l'environnement.

Dans « *Objets et méthodes de l'anthropologie économique* » (1965), il s'attache à revisiter la théorie économique, en y intégrant les apports de l'anthropologie et propose de repenser la rationalité, concept qui fera l'objet d'un livre en 1966. Selon cet auteur, la notion de rationalité a servi l'argument du développement de l'économie marchande qui se trouvait en accord avec la « *Raison Naturelle* ». Godelier parle de deux niveaux de rationalité : rationalité intentionnelle et rationalité non intentionnelle. La première se manifesterait par l'utilisation « *qu'une société fait de son environnement* » : les formes techniques, les divers types d'associations culturelles sont liés à une connaissance et une adaptation aux possibilités écologiques du milieu. Mais cependant, Godelier note qu'une logique particulière (par exemple : la maximisation de la production) n'a de sens que par référence à la hiérarchie des besoins et valeurs au sein d'une société déterminée ; et qui correspondrait à la rationalité inintentionnelle. Il pose ainsi les bases d'une appréhension de la rationalité qui ne soit pas uniquement instrumentale. Cependant, cette approche matérialiste de la production ne permet pas d'envisager les « *schèmes de perception* » des acteurs. En effet, les actions sur le monde n'ont de sens que par rapport aux représentations qu'ils s'en font.

### **1.2.2 « Le sens pratique » en sociologie**

Dans son approche de la société, Bourdieu (1979) fournit une grille d'analyse du social à partir des notions de champs et d'habitus, base sur laquelle se structure la société et à partir desquelles peuvent être entendues les pratiques. Le déterminisme social de la théorie constitue la principale critique dont Bourdieu fait l'objet.

Dans « *le sens pratique* » (1980), il tente de comprendre les principes de l'action des individus sous l'œil de ses concepts phares. Selon cet auteur, il ne faut pas envisager les stratégies sous l'angle d'un projet posé explicitement mais plutôt en lien avec une série d'actions qui se situent entre les ajustements pratiques et la volonté d'atteindre des objectifs. Il s'agirait ainsi plutôt d'une rationalité inintentionnelle qui correspondrait à des « *schèmes pratiques* » qui varieraient selon la situation et le point de vue de chaque acteur. Pierre Bourdieu définit ainsi le « *sens pratique* » comme un rapport au monde mis en œuvre à travers les actions sur celui-ci. C'est ainsi que cet auteur cherche à relier les systèmes de pensée des acteurs avec le système social qui le produit.

L'approche de l'action et des pratiques, proposée par cet auteur fournit un cadre théorique pour appréhender ces dernières dans leur contexte social. Dans « *le sens pratique* », cet auteur propose « *d'objectiver l'objectivation* » en se détachant d'abord de la pensée savante qui a tendance à analyser la pratique à partir de ses propres catégories. Ainsi, Bourdieu signale que

le savant a tendance à isoler les pratiques des groupes sociaux en les étudiant indépendamment. Bourdieu montre donc dans son approche que d'une part, les pratiques doivent être insérées dans leur contexte social pour être comprises (comprendre comment les différents groupes se différencient) mais doivent également être comprises en relation les uns des autres. Il souligne ainsi qu'il faut "*caractériser tout élément par les relations qui l'unissent aux autres en un système, dont il tient son sens et sa fonction*". Cependant à trop envisager les pratiques des individus comme le produit de leur insertion dans un groupe social défini par des conditions matérielles, l'approche théorique de l'auteur ne permet pas d'envisager d'une part l'individu ou les groupes d'individus de manière dynamique et d'autre part, de quelle manière chacun s'auto-construit en même temps qu'ils s'auto-définissent selon des conceptions préconstruites sur la réalité qui sont élaborées de manières sociales, c'est-à-dire en fonction des relations sociales.

### **1.2.3 Les représentations sociales**

C'est ainsi que le concept de représentations sociales, situé au carrefour de la psychologie sociale, de la sociologie et de l'anthropologie et dont les traits ne seront présentés que brièvement (Moscovici 1971), apparaît comme plus opérant pour répondre à ces problématiques. Cette notion est abordée ici sous l'angle social. L'intérêt de ce concept pour l'étude présentée vient du fait que les représentations sociales sont socialement élaborées et partagées. Elles sont communes à des groupes sociaux et ont également une visée pratique. Jodelet (1991) définit ainsi les représentations comme « *des systèmes d'interprétation, régissant notre relation au monde et aux autres, [qui] orientent et organisent les conduites et les communications sociales* ». Il s'agit globalement de ce qu'elle définit comme un « *savoir du sens commun* ». La particularité de ces dernières est qu'elles fonctionnent comme des formes de catégorisation des réalités, construites socialement et qui guident le rapport au monde et aux individus. Elles sont à la base de l'action sur le monde et de l'interaction avec les autres. Elles permettent ainsi de comprendre les relations sociales entre individus et groupes d'individus. Elles orientent à la fois les conduites et les rapports sociaux mais les justifient aussi aux yeux des acteurs.

## **II. Les systèmes agraires au Nicaragua : entre dynamiques de marchés, dynamiques de classes et dynamiques écologiques**

### **2.1 Classes sociales et élaboration d'idéaux-types**

L'anthropologie américaine s'est intéressée assez tôt aux formes d'organisation des sociétés agraires et aux systèmes de production. Dans les années 50, La production littéraire sur ces thèmes montre la multiplicité des études consacrées aux « *cultures* » et « *sous cultures* » (Redfield 1941) du monde rural. Parmi ces approches, celles centrées sur l'analyse de la catégorie de « *paysan* » en confrontation avec celle des « *capitalistes* », et celles qui cherchent à comprendre les modèles de production des « *Haciendas* » et des « *Latifundios* » présentent un intérêt heuristique pour l'élaboration de typologies. A la suite des auteurs pionniers, l'une des contributions les plus reconnues est celle qui a été développée par Eric Wolf (1955).

Dans « *Types of Latin American Peasantry* » (1955), cet auteur présente les caractéristiques majeures de la production « *paysanne* » en opposition avec les sociétés « *indigènes* » traditionnellement étudiées par les anthropologues. Wolf distingue ainsi trois critères pour déterminer les « *paysans* ». Le paysan est selon cet auteur un producteur agricole. Propriétaire de la terre, il contrôle effectivement le terrain qu'il cultive. Les productions sont destinées à sa propre subsistance, la vente d'une partie de ses cultures ne sert qu'à couvrir ses besoins quotidiens et à maintenir un statut établi. Il oppose ce dernier au « *farmer* » qui vend ses cultures pour obtenir des gains à réinvestir dans l'exploitation.

Dans un deuxième article, coécrit avec Mintz (1957), « *Haciendas and Plantations in the Middle America and the Antilles* », les deux auteurs s'attellent à analyser les distinctions existantes entre ces deux types de systèmes. Dans les premières lignes de cet article, les deux auteurs distinguent ainsi les deux types en fonction des investissements et des orientations mercantiles de ces deux structures : les haciendas représenteraient ainsi la particularité d'orienter leur production sur des marchés de petite envergure tout en maintenant un faible niveau d'investissement alors que les plantations s'orienteraient vers des marchés étendus en investissant un capital important. Par ailleurs, les auteurs soulignent que pour les premiers, la possession des terres a, en plus d'une fonction économique, pour objectif de maintenir un statut social alors que pour les seconds la production s'inscrit uniquement dans une logique d'accumulation.

Cette approche s'inscrit dans une démarche où les caractéristiques économiques de la production sont fondamentales pour comprendre les formes que prennent les systèmes de production en fonction des situations sociales des producteurs. L'intérêt majeur de Wolf est qu'il définit chaque classe dans leur position structurelle à l'intérieur de la société (en analysant par exemple les transferts des excédents des paysans vers les groupes dominants) et refuse l'idée de phases de successions d'une structure à une autre. En analysant les relations



sociales entre différents types de structures, il prend ainsi le contrepoint des économistes qui ont généralement analysé les systèmes par l'unique entrée du marché.

Cependant, l'analyse des systèmes de production (ou modes de production) à travers les simples critères « *objectif de la production* », « *main d'œuvre employée / familiale* », « *contrôle des moyens de production* », ne permet pas d'expliquer les types de stratégies mises en œuvre par les différents producteurs. Par, ailleurs en présentant des types relativement figés, Wolf omet de prendre en compte l'aspect dynamique des systèmes de production et les différenciations sociales qui s'exercent au sein même de cette catégorie analytique. En effet, en présentant une vision monolithique des différents groupes sociaux, l'auteur ne laisse pas la place à l'analyse des trajectoires sociales propres à chaque acteur, insérés dans des réseaux sociaux différents. Cette approche a cependant considérablement influencé les formes d'appréhensions de la réalité sociale dans le monde rural en Amérique latine.

Les premières typologies rurales visent à donner une image du développement du capitalisme dans le secteur agricole et déterminent généralement deux grands secteurs sociaux : le premier caractérisé par celui des grandes haciendas capitalistes et l'autre par les prolétaires agricoles. Ces typologies s'appuient sur le facteur « *rapport de production* », déterminé par l'achat/vente de la force de travail qui constitue le critère fondamental de différenciation sociale et auquel sont parfois associés d'autres critères tels que le foncier, le type de production ou le niveau de revenus, qui permettent de définir des sous-groupes plus spécifiques (Maldidier et Marchetti 1996).

## **2.2 Analyses théoriques du monde agraire et implications politiques**

Les analyses du monde agraire des années 1980 ont considérablement influencé les actions politiques mises en œuvre à l'égard du monde rural et ont également contribué à produire des interprétations des dynamiques sociales contribuant à la structure agraire actuelle du Nicaragua. Il est parfois difficile de séparer l'idéologique de l'approche théorique. De nombreux écrits scientifiques produisent aujourd'hui encore des analyses dont l'influence de ces approches est certaine. Ces théories sont encore très présentes dans la manière de concevoir les différentes classes sociales du monde rural latino-américain et dans la façon dont elles s'affrontent politiquement et idéologiquement. Au Nicaragua, ces approches se basent globalement sur trois analyses : le couple latifundio-minifundio comme résultat du « *modèle agroexportateur* » ; la bourgeoisie « *chapiolla* » comme voie inter-médiane ; le potentiel de la classe paysanne (Maldidier et Marchetti 1996)

### **2.2.1 L'insertion inégale dans le capitalisme international**

A l'image de Myers (1981), plusieurs auteurs invoquent l'insertion dans le marché international comme facteur prépondérant expliquant l'extension des surfaces destinées à l'élevage. Théoriciens de la dépendance, et ceux du courant qu'il est convenu d'appeler la « *hamburger connection* » se rejoignent ainsi pour dénoncer le rôle de périphérie des pays d'Amérique centrale comme facteur primordial de l'expansion des surfaces consacrées à l'élevage bovin.

Ce type d'analyses peut trouver leur origine dans une approche classique selon laquelle le modèle agro-exportateur serait à l'origine de la constitution et de la permanence d'une structure agraire bimodale. S'inscrivant dans ce courant, Roux (1975) établit une rapide relation de cause à effet entre l'augmentation de la demande de viande bovine des pays industrialisés et l'expansion dans l'espace de l'activité d'élevage. Selon lui, l'élevage extensif est le produit d'une structure sociale inégale héritée de la période coloniale et caractérisée par la dualité latifundio-minifundio. L'appropriation de très grandes surfaces par une minorité et l'insertion inégale du pays dans le capitalisme international sont les deux éléments explicatifs des systèmes d'élevage extensifs. En effet, par sa position de périphérie au sein du système monde, les grands propriétaires terriens sont dépendants de la demande internationale des produits agricoles. Ainsi, explique-t-il, l'évolution des prix des produits en fonction de la demande internationale (principalement des Etats Unis) conduit à une spécialisation productive et à une division fonctionnelle des terres. L'usage apparemment irrationnel de terres fertiles pour l'élevage extensif est donc justifié au regard de la faible demande qui n'incite pas les producteurs à intensifier leurs terres et les incite au contraire à réduire l'offre des produits bovins pour ne pas être confrontés à une baisse des prix sur le marché. Dans cette acceptation, l'apparition d'un nouveau marché de la viande bovine conduira progressivement à l'intensification des systèmes d'élevage. Ces analyses ont ainsi tendance à surévaluer le marché comme principal facteur de transformation des structures productives en oubliant les dynamiques internes explicatives des structures. Ces approches largement développées dans les années 70-80, font face à leur propres contradictions, au regard de la permanence de ces systèmes (Edelman 1993).

Ces analyses ont constitué la base idéologique pour l'action sandiniste des premières années (1979-1983), représentées en la personne de James Wheelock (1975), qui fut ministre de l'agriculture dans les années 1960. Le « *modèle agro-exportateur* » a ainsi conduit à développer une approche selon laquelle le développement du capitalisme dans les structures rurales du Nicaragua s'est caractérisé par le surgissement de deux classes sociales : une bourgeoisie agro-exportatrice héritière des structures coloniales divisée en deux sous groupes, l'un utilisant des techniques intensives et l'autre ayant conservé des schémas peu développés et un prolétariat investi dans la production intérieure et servant de main d'œuvre dans les structures capitalistes (Kaimovitz et Cusminsky 1986). C'est ainsi que les politiques mises en œuvre au cours de cette première période ont consisté à favoriser le développement des entreprises étatiques comme moteur d'accumulation paysanne et à réaliser une alliance avec les entrepreneurs agricoles non somozistes (Maldidier et Marchetti 1996).

### **2.2.2 La voie inter-médiane entre le capitaliste et le prolétaire : la « bourgeoisie chapiolla »**

La notion de « *bourgeoisie chapiolla* », popularisée par David Nuñez, caractérise les franges de producteurs d'un « *poids très significatif de petits et moyens producteurs* » qui se sont développés entre les deux classes dominantes du monde agraire nicaraguayen : l'élite agraire qui a le contrôle des « *capitaux présents dans les sphères de circulation et de transformations agroindustrielles* » et les entrepreneurs agricoles modernes avec un schéma intensif (Baumeister 1989, Mالدیدیر et Marchetti 1996). Ces deux dernières classes sont en concurrence pour le contrôle des ressources. La bourgeoisie chapiolla, dont les principes d'accumulation sont basés essentiellement sur la terre et la main d'œuvre, sont issues de couches populaires. Cette classe sociale a profité des politiques de mises en valeur des terres forestières des régions du Nord du pays qui assuraient la propriété des terres à ceux qui les défrichaient. La bourgeoisie chapiolla constitue donc un groupe de producteurs enrichi notamment grâce au processus de frontière agricole qui leur permet d'accéder à de grandes surfaces de terres. Selon cet auteur, l'alliance entre la bourgeoisie chapiolla et les entrepreneurs agricoles modernes devrait permettre de contrecarrer le pouvoir des grands propriétaires terriens.

### **2.2.3 La voie paysanne**

Cette approche s'oppose aux théories postulant que le paysannat n'a jamais existé et visent ainsi à réintroduire l'idée du potentiel du paysannat dans l'économie nationale. Bainville *et al.* (2005) présentent une bonne illustration de cette approche. Ils démontrent ainsi que la production paysanne n'est pas « *retardée* » mais que l'analyse par l'importance de chaque producteur dans la production nationale ne permet pas de rendre compte de la réalité des situations et de prendre en compte le potentiel économique de la production paysanne. Ce sont d'abord pour des raisons structurelles que celle-ci est limitée dans son développement. Les résultats technico-économiques de ces dernières sont meilleurs que ceux de producteurs capitalistes et elle est créatrice de source d'emploi. Dans ce contexte, soulignent Bainville *et al.* (2005), des politiques foncières visant la redistribution des terres aux paysans devraient permettre de favoriser le développement économique du pays. Les analyses portant sur la voie paysanne ont cependant souvent été critiquées comme a-historique et romantiques (Mالدیدیر et Marchetti 1993).

L'analyse de Merlet (1990) sur l'émergence de la voie paysanne au 19<sup>ème</sup> siècle vise ainsi à réintroduire cette classe dans l'histoire agraire du pays, qui a toujours été interprétée et analysée à partir des classes dominantes. Il montre que le paysannat a bel et bien constitué une réalité à part entière mais la classe paysanne émergente a été contrecarrée par les classes dominantes à travers un processus d'exclusion. L'appropriation des terres incultes (« *baldias* ») permises par la réforme agraire du XIX<sup>ème</sup> siècle s'inscrit dans cette logique.

## **2.3 El campesino-finquero : un essai d'analyse agro-socio-écologique**

Il est nécessaire ici de mentionner le livre de Maldidier et Marchetti (1996) qui représente un effort de systématisation important de la structure agraire du Nicaragua en présentant une typologie dynamique.

Associant des données statistiques issues du Ministerio de Desarrollo Agropecuario y Reforma Agraria (MIDINDRA) et les résultats d'études régionales et locales, Maldidier et Marchetti construisent une typologie qui part des dynamiques d'évolution et dans laquelle l'appartenance à un groupe social est intimement liée au type de système de production définit comme la « *combinaison spécifique de ressource en terre, équipements et infrastructure et force de travail, organisés pour produire certains produits et obtenir certains résultats* ». Les systèmes de production sont par ailleurs entendus comme le fruit d'une rationalité spécifique déterminant la logique productive de chaque producteur. Trois groupes de critères sont utilisés pour définir les différents types de producteurs : la genèse historique ; la nature technique du système de production ; et l'existence d'une certaine rationalité économique.

A partir de cette approche, ils définissent deux niveaux de classification : la définition de groupes sociaux homogènes reliés aux types de systèmes de production et la définition des types de systèmes de production en lien avec la diversité physique et socio-économique du pays. A l'échelle nationale, il s'agit ainsi de présenter « *la forme concrète que prend un secteur social déterminé dans une localisation géographique déterminée* ».

La typologie de Maldidier et Marchetti permet d'identifier des secteurs sociaux ruraux à l'échelle nationale, et représente une approche nouvelle. La prise en compte des trajectoires sociales, représente une avancée pour situer les producteurs dans les dynamiques sociales. Cependant elle présente d'une part l'écueil de présenter la rationalité comme purement économique et déterminée par les conditions matérielles et d'autre part, elle n'inclut pas dans l'analyse les producteurs issus de la réforme agraire, considérés à part.

## **III. Problématique**

L'étude part d'une demande concernant les pratiques et les représentations des agriculteurs concernant les ressources ligneuses.

Ainsi, la question de départ est : (QP) quelles sont les différentes pratiques et les représentations liées aux ressources ligneuses des producteurs de la zone ?

(HP) Les pratiques de gestion des ressources ligneuses et les représentations sont diverses et sont le fruit d'une structure sociale, produit de l'histoire.

Ces pratiques et représentations ne peuvent se comprendre sans prendre en compte la diversité groupes sociaux présents. Ainsi dans un premier temps, il s'agit de comprendre la structure actuelle de la zone : (Q1) Comment situer les différents producteurs dans la structure sociale de la zone ? (H1) Les producteurs sont inscrits au sein de groupes sociaux différents caractérisés par l'accès différentiels aux moyens de production et leur inscription sociale au sein de la zone.

(Q2) Par ailleurs au-delà des visions monolithiques sur les systèmes sociaux, quelle est la place de l'acteur au sein des systèmes ? (H2) L'histoire de vie de chaque agriculteur, la configuration sociale dans laquelle ils se trouvent ont une influence, au-delà des facteurs conjoncturels sur les pratiques et les représentations qui guident ces actions.

Enfin, il s'agissait de comprendre (Q3) comment les pratiques et les représentations sociales s'insèrent-elles dans des réalités sociales plus larges ? (H3) Les pratiques et les représentations sociales ont un pouvoir actif de catégorisation des acteurs et influent sur les relations sociales entre les individus et les groupes d'individus.

## **IV. Sites et méthodes**

### **4.1 Plaines et zones sèches de l'Etat de Rivas**

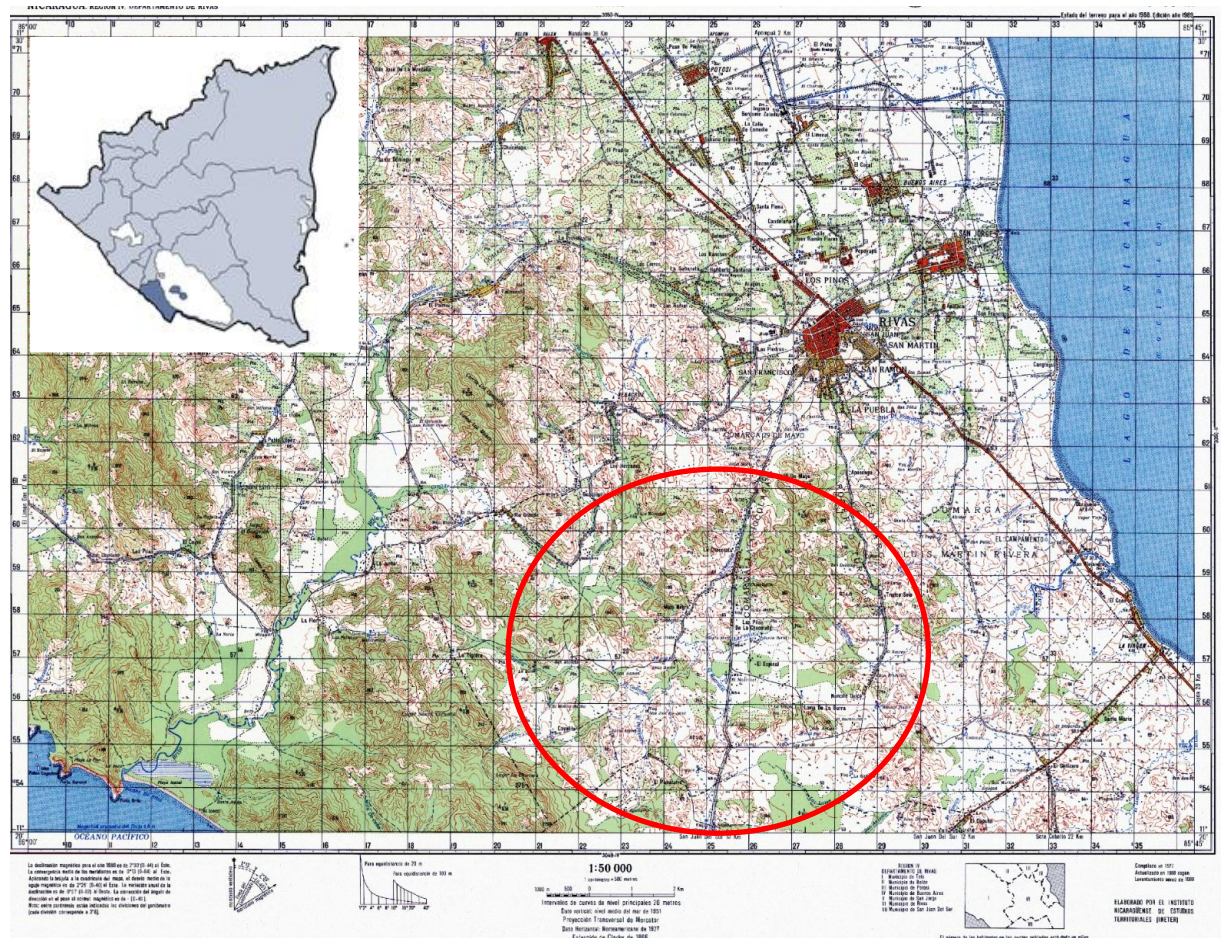
Avec ses grandes étendues planes et la présence de graminées, la zone sèche du Pacifique a représenté un lieu propice pour le développement de l'élevage. Historiquement appropriée par les colons, cette zone a été le théâtre du développement agricole nicaraguayen des dernières décennies. Les plaines du pacifique sud, composées de sols fluvio-volcaniques développés à partir de cendre volcaniques récentes et distribués sur des plaines étendues, se caractérisent par leur haute fertilité et ont depuis longtemps représenté un haut potentiel agricole (Kleinn 2000). En effet, malgré les contraintes liées à la présence d'une saison sèche qui s'étend de décembre à avril, les moyennes pluviométriques allant de 100 à 650 mille millimètres et la saison des pluies ont favorisé l'implantation des cultures. Ainsi, l'indigo et le cacao ont constitué les productions majeures de la période coloniale dans cette zone, suivies par les grandes étendues de prairies destinées à l'élevage extensif (Parsons 1965). La région pacifique représente 15% du territoire. C'est la région aujourd'hui la plus développée et la plus densément peuplée (97hab/km<sup>2</sup>) et elle apporte 70% du produit interne brut national (Kleinn 2000).

L'histoire rurale de Rivas est liée à la migration de populations paysannes au 19<sup>ème</sup> siècle, déplacées par le développement des grandes exploitations caféières aux alentours de Carazo (Rodriguez *et al.*1992). A cette époque, la région Pacifique se caractérisait, selon Klein et Pena (1983) par l'organisation semi-féodale de sa structure socio-économique, dominée par une classe formée par des grands propriétaires terriens. Entre 1965 et 1980, avec le programme de politiques de crédit pour la mise en valeur des terres (les terres « *mejoras* » (améliorées) sont celles qui ont été défrichées), le financement se dirige vers l'élevage extensif et les cultures d'agro-exportation (Kleinn 2000). Cette époque à été à l'origine de la

création des grandes « *haciendas* » productives à l'intérieur du département de Rivas, contribuant à l'avancée de la frontière agricole interne et au processus de déforestation de la zone ; le modèle de développement de l'élevage basé sur le pâturage direct et un faible niveau d'intensification étant permis par la disponibilité en terres (Vera 1997). Avec la modernisation agricole (années 60) et après, avec le développement des Aires de Propriété du Peuple et des Coopératives Agricoles Sandinistes (années 80), une spécialisation agricole et une intensification productive s'est produite (Ravera *et al.* 2009). En effet, l'intensification de la période somoziste a porté majoritairement sur les cultures d'agro-exportation, quand celle promue par le gouvernement sandiniste se basait sur la production vivrière. Enfin, depuis la première moitié des années 1990, l'augmentation de la production de viande est due principalement au processus d'intensification (au contraire de ce qui s'est passé les années antérieures quand la principale source d'augmentation de la production était l'augmentation des terres dédiées à l'élevage).

La Chicolata se trouve située entre les villes de Rivas et de San Juan del Sur (figure 1). Si l'on prend comme référence la caractérisation de Maldidier et Marchetti (1996), la zone de la Chicolata se trouve à l'intersection de deux macro-régions agraires : la zone sèche et les plaines du Pacifique (figure 2). Ces deux macro-régions constituent deux zones agraires distinctes tant du point de vue agro-écologique et socio-économique que de l'histoire d'occupation et d'exploitation des territoires. Ainsi, selon Maldidier et Marchetti (1996), ces deux macro-régions ont vu naître différents types de systèmes de production. D'une part, la zone sèche s'est caractérisée par une structure duale de type latifundio-minifundio prédominée par l'élevage extensif qui, sous le gouvernement de Daniel Ortega (1980-1989) a évolué au profit des structures agraires distinctes (APP et CAS). De l'autre, la partie nord de l'Etat de Rivas, située à proximité du lac Cocibolca correspondrait à des grandes unités de production capitalistes, partiellement affectées par la réforme agraire

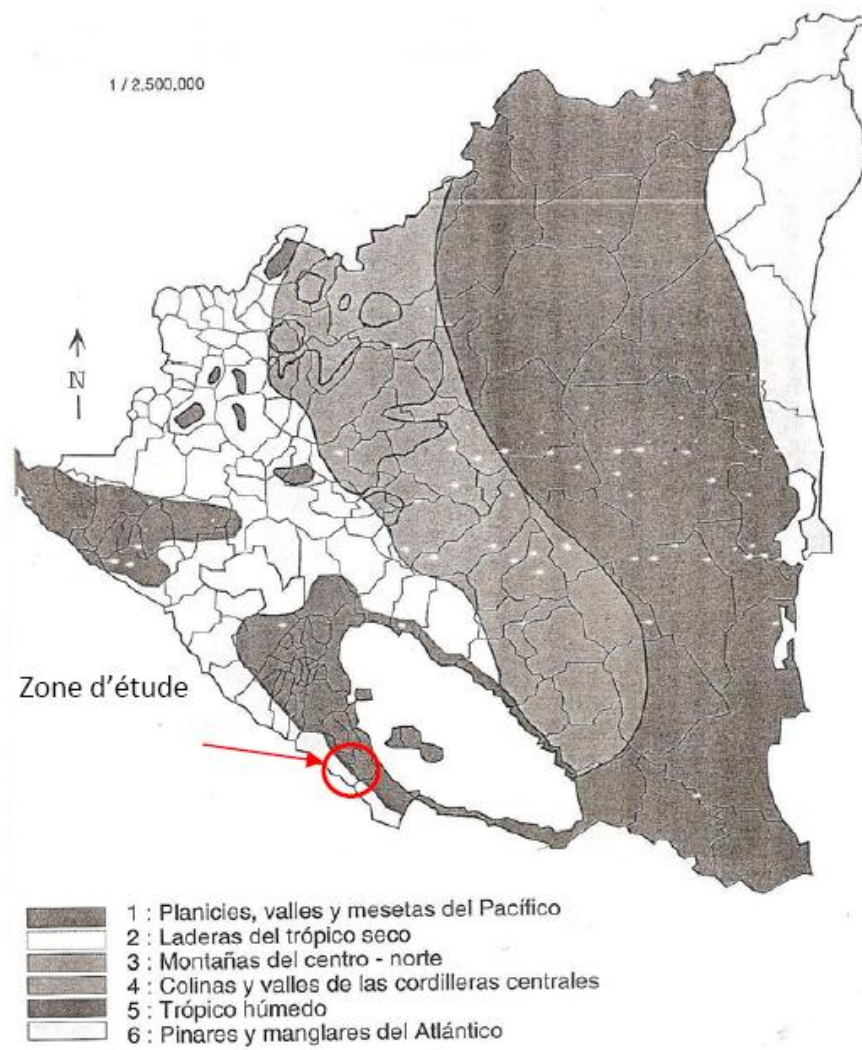
Figure 1 : Localisation de la zone d'étude



Source : INETER 1989



Figure 2: Caractérisation de la zone d'étude



Source : Mالدیدیر et Marchetti 1996



## **4.2 Méthodologie**

Cette étude se base sur les méthodes de l'approche anthropologique ; parmi lesquelles la revue bibliographique, l'observation participante et les entretiens semi directifs ont été essentiellement développés.

Les éléments historiques trouvés dans la bibliographie ont été complétés d'entretiens semi-directifs menés avec les responsables d'institutions travaillant dans la zone (Union Nacional de Agricultores y Ganaderos, Mairie, Escuela Internacional de Agricultura y Ganaderia de Rivas). Les thèmes abordés au cours de ces entretiens ont parcouru les questions des activités productives actuelles de la zone, les changements intervenus, les facteurs explicatifs de ces évolutions et les problématiques écologiques. Par ailleurs, l'histoire de la zone a été abordée dans chaque entretien réalisé avec les agriculteurs ; afin de comprendre leurs représentations sur les événements historiques et sur l'évolution de celle-ci. Deux réunions sur ces thèmes ont par ailleurs été organisées avec les producteurs.

Sur place, dans un premier temps, 50 entretiens semi directifs ont été réalisés abordant, l'histoire de vie du producteur et de sa famille, les différents aspects liés à son exploitation, l'histoire de la zone et ses représentations sur les transformations écologiques. Ces entretiens ouverts ont parfois été réalisés en plusieurs temps, pour compléter les informations manquantes. A partir des premiers éléments analysés de cette phase exploratoire, 36 entretiens ont été réalisés afin de compléter l'échantillon.

Par ailleurs 43 entretiens spécialisés sur les usages, savoirs et représentations des ressources ligneuses ont été menés auprès des acteurs de la zone, recherchant une diversité des personnes enquêtés en fonction de l'âge, du sexe, de l'activité principale, du statut au sein de l'exploitation, du statut au sein de la zone. Ces entretiens abordaient les thèmes plus spécifiques des usages des arbres, des savoirs, et des phénomènes écologiques.

Dans l'ensemble du temps passé sur le terrain, de nombreuses discussions informelles et la participation aux activités agricoles ont permis d'avoir une compréhension plus large de la zone.

## DEUXIEME PARTIE :

# GROUPES SOCIAUX, STRATEGIES DE PRODUCTION ET REPRESENTATIONS A LA CHOCOLATA, RIVAS, NICARAGUA

## I. La constitution des systèmes de production

### 1.1 Un espace « agro-socio-écologique » hétérogène

Le village de la Chicolata est composée de cinq « *caserios* »<sup>4</sup> dénommés respectivement La Chicolata, El Mono negro, El Coyolito, la Loma de Burra et las Pilas (figure 3<sup>5</sup>). Située au sud entre la cordillère qui longe la côte pacifique, et au nord par la ville de Rivas, la zone de compose de grandes étendues de plaines entrecoupées par le passage des rivières et les quelques buttes qui la parcourent. Plusieurs grandes zones agro-socio-écologiques peuvent se distinguer au sein du territoire.

Longeant la route du Nord au sud en partant de Rivas pour aller à San Juan del Sur, sur la côte pacifique, le paysage évolue rapidement comme en témoigne l'image satellite de la zone. Passant d'un paysage majoritairement composé d'exploitations petites et moyennes qui s'organisent en une mosaïque de pâturages, cultures de bananes (*Musa sapientum*) et cultures vivrières (maïs (*Zea Mays*), haricots (*Phaseolus vulgaris*)) entrelacé de forêts galeries anciennes au nord (La Chicolata) et à l'ouest de la zone (El Coyolito), les surfaces agricoles se transforment au sud pour laisser place à de grandes étendues de pâturages largement déboisées à Las Pilas. Les terres basses de la Loma de Burra accueillent quant à elles des rizicultures permises par l'inondation des terres en période des pluies, s'y trouvent majoritairement des petites exploitations.

---

<sup>4</sup> Les caserios sont l'ultime échelon de la division administrative du Nicaragua, au dessus duquel se trouve la comarca

<sup>5</sup> Consultée sur Google earth le 1<sup>er</sup> septembre 2010

Le long défilé des clôtures bordant la route et, la variété des superficies des parcelles, sont autant d'indices de la structure foncière et des formes d'appropriation des terres. Si des poches de petites exploitations sont décelables entre les grandes étendues de pâturages, notamment aux alentours de l'école primaire (à La Chokolata qui pourrait être considéré comme le centre de la zone) et sur la route menant à l'ouest du village (El Mono Negro), la présence de grandes et moyennes exploitations est visible notamment au sud de la zone (Las Pilas). Un ultime indice de différenciation sociale est laissé par la grande diversité des habitations s'élevant à l'intérieur des terres agricoles. La diversité des matériaux utilisés est l'un des éléments distinctifs des plus notables.

La différence de la structure de la végétation est notable même pour l'observateur profane. D'un côté, les pâturages introduits récemment (*Pennisetum purpureum*, *Brachiaria* sp.) dominent le long de la route entre la Chokolata et Las Pilas. A l'extrême sud de Las Pilas, et à l'ouest au Coyolito, les pâturages naturels et ceux dits naturalisés (*Hiparrémia rufa*), introduits, adaptés à la zone au sens où ils se reproduisent seuls, restent majoritairement visibles. Les forêts secondaires et recrues végétales sont quasi inexistantes si ce n'est sur les crêtes des montagnes. Ça et là s'étendent, inégalement répartis, quelques arbres au sein des champs, le long des clôtures et aux côtés des maisons.

L'ensemble de ces éléments est le reflet de l'actuelle structure sociale et productive de la zone, fruit d'une histoire liée aux événements politiques nationaux comme aux dynamiques internes. Les zones agro-socio-écologiques ont chacune été touchées par l'histoire de manière différente et il semble exister un lien entre types de structures, systèmes de production historiquement constitués et structure écologique.

Figure 3 : Vue satellite de la zone de la Chokolata



Source : Google earth 2010

## **1.2 La Chololata : histoire sociale / histoire orale**

Au Nicaragua, les événements politiques ont fortement contribué à transformer l'état actuel de l'espace rural.

L'arrivée au pouvoir du gouvernement sandiniste en 1979, a pour conséquences, entre autres, une restructuration du monde agraire qui introduit des bouleversements des structures latifundistes des grands propriétaires terriens favorisées par la dictature de la dynastie Somoza, qui se partageaient la quasi-totalité du territoire de la zone comme en témoignent les propos de nombreux producteurs :

« *En ces temps, il n'y avait qu'un seul propriétaire... vers 1945 par là* » (E9) ;

« *Avant d'être coopérative, toutes ces terres appartenaient à un seul propriétaire, elle comprenait quelques 2000 manzanas<sup>6</sup>* » (E34)

L'introduction des coopératives agricoles sandinistes (CAS) est le principal élément déclencheur de la modification des structures.

« *Avant la terre était privée, puis le gouvernement a donné la terre à ceux qui étaient dans la zone. Il a commencé à répartir la terre dans certains endroits mais pas dans tous.* » (E20).

Entre 1982 et 1985, quatre CAS ont ainsi été créées au Coyolito sur les terres confisquées des grands propriétaires terriens, et une à Las Pilas.

« *Ici, c'était une hacienda d'environ 1005 manzanas qui fut divisée en quatre coopératives. La notre comprenait 250 manzanas entre 16 membres.* » (E4).

Il semble que les confiscations se soient effectuées sur la base des affiliations politiques des propriétaires terriens et de la situation de l'exploitation au moment de la redistribution. Dans la zone, les terres confisquées appartenaient, aux dires des habitants, à des producteurs ayant hypothéqué leurs terres. Au cours de cette période, les producteurs « moyens », issus de ce que certains auteurs nomment la « *bourgeoisie chapiolla* », ont pu conserver leurs terres et parfois profiter des politiques de crédit. Par ailleurs, cette période de trouble a été le théâtre de stratégies personnelles pour conserver les terres :

« *Mon père avait une grande ferme, une propriété qui arrivait jusqu'au pont d'eau potable et après il a commencé à vendre. Avec la révolution, il ont confisqué à beaucoup de gens. Quand il était encore là, mon père était le « caudillo »<sup>7</sup> du parti libéral de Somoza.... A ces gens... beaucoup de gens ne payaient pas d'impôts mais moi je me suis sauvé parce que j'ai payé les impôts et j'ai déclaré au cadastre. Nous on s'est sauvé parce qu'ils voulaient nous tomber dessus. Mon père est mort après la guerre. Il a vu les confiscations. Ils enlevaient la terre aux Somozistes mais c'était à ceux qui ne payaient pas d'impôts... M. x [un grand propriétaire terrien de la zone] aussi s'est sauvé » ()*

Les CAS installées sur ces terres suivaient globalement le même schéma. Etablies selon une organisation administrativement gérée par un petit groupe de membres (président, chef de

---

<sup>6</sup> La manzana est l'unité foncière : une manzana est égale à 0,7 hectares

<sup>7</sup> Leader politique local

division financière...), elles comprenaient une superficie approximative de 175 hectares accueillant une quinzaine de membres chacune.

Dans un contexte hostile, la mise en place des CAS s'est opérée sous le joug du gouvernement soucieux, en partie, d'assurer l'approvisionnement des villes. Ce contexte explique l'orientation des productions vers les cultures vivrières dont parle ce producteur :

« *Dans les temps de la coopérative, il y avait une grande quantité de production : 2600 quintaux de maïs de primera<sup>8</sup>, 2600 quintaux de postera et quelques 200 bœufs* » (E35).

Le processus d'intensification a notamment été permis par l'intervention directe de l'Etat dans le financement, la commercialisation et la régulation du foncier.

La fin du régime sandiniste en 1990, provoque une période de réorganisation des formes d'occupation/exploitation. La division des coopératives, à laquelle il faut ajouter l'arrêt des politiques de crédits publics aux producteurs contribue à une nouvelle restructuration foncière de la zone. S'il représente une forme d'accès au foncier individuel pour de nombreux paysans membres des coopératives, le processus de redistribution des coopératives d'Etat, enclenché par les membres est à l'origine de plusieurs phénomènes.

D'une part, les relations de pouvoir à l'intérieur de ces dernières ont généré un accès différentiel au foncier dans le cadre de la redistribution.

« *De mon côté, je suis arrivé dans les années 1990. La répartition... Les vieux fondateurs ont pris plus* » (E36) ;

« *Nous avons seulement récupéré les mauvaises terres non cultivables. Mon mari n'était pas présent à la réunion de distribution* » (E69).

D'autre part, l'insécurité foncière liée au contexte politique leur étant moins favorable a contribué à inciter une majorité des producteurs à vendre leurs terres nouvellement acquises. Il semble en effet que la représentation liée aux terres des coopératives n'incite qu'une petite partie à conserver ces dernières. La distinction entre « *terres de l'Etat* », en référence aux terres issus des coopératives et « *terres privées* » est très prégnante aujourd'hui encore.

« *Après le démembrement, j'ai vendu, et j'ai acheté ici, une terre privée avec titre foncier* » (E17).

La vente massive des terres des coopératives à bas prix est l'un des phénomènes majeurs de cette période, auquel plusieurs producteurs font référence :

« *Aujourd'hui, ce qui a changé c'est que certains ont vendu la coopérative à d'autres qui avaient de l'argent. Ces terres n'étaient pas chères.* » (E20) ;

« *Les terres de la coopératives ont été vendues à 500 cordobas<sup>9</sup> la manzana. Avec la perte de Daniel [Ortega], ils ont pensé que les riches allaient leur enlever la terre et ils l'ont vendue.* » (E32) ;

« *De 20 personnes nous ne sommes plus que trois.* » (E33) ;

« *Aujourd'hui il n'en reste très peu, ils sont tous partis. Des fondateurs, il n'en reste plus qu'un.* » (E35) ;

« *Lui a acheté à la plupart des membres de la coopératives, c'est un grand propriétaire foncier. Il a acheté à cinq membres.* » (E34)

---

<sup>8</sup> Au Nicaragua, il existe trois cycles de cultures : la *primera* qui fait référence au premiers mois de saison des pluies qui s'étendent généralement de mai à août, la *postera* d'août à octobre et l'*apante* de novembre à février.

<sup>9</sup> Le cordoba est l'unité monétaire nicaraguayenne. Un euro est égal à 29 cordoba environ.

En plus, de l'aspect symbolique, l'arrêt des crédits à la production et le désengagement de l'Etat semble aussi avoir eu un impact sur les transformations liées à la propriété.

*« Ils ont vendu avec le changement de gouvernement. Il n'y avait plus de financements. Violetta Chamorro a fait la contre-réforme agraire » (E35)*

Dans certains cas de coopératives. Il semble que des problèmes internes expliquent la sortie de la coopérative de certains membres

*« J'ai passé 14 ans à travailler dans la coopérative sans salaire. Nous semions tous ensemble du sorgho et ce qu'il restait nous le partagions. » (E17).*

*« Nous étions dans la coopérative, mais des problèmes ont surgi et nous sommes partis. Nous avons quitté la coopérative. Il y avait des problèmes par manque d'organisation. » (E47).*

Cependant, certains anciens membres estiment que : *« c'est difficile de travailler individuellement » (E9).*

Il faut signaler également que ces dernières années, des populations de migrants sont venues s'installer dans la zone :

*« Dans les années 50-60, il n'y avait que cinq familles. Par nécessité, certains sont venus chercher du travail. Maintenant, il y a beaucoup de gens du Nord. Ils viennent cultiver les terres en louant. Et en 1980, il y a eu les bénéficiaires des coopératives. Et peu à peu ils sont restés. » (E10)*

### **1.3 Structure agraire actuelle de la Chocolata et dynamiques des systèmes de production**

L'histoire politique et sociale a contribué à diversifier les types de systèmes de production de la zone. La structure agraire de la Chocolata est aujourd'hui relativement hétérogène comme en témoigne l'analyse de la structure foncière de la zone élaborée à partir du registre cadastral de la Chocolata obtenu à la mairie de Rivas<sup>10</sup>.

Le registre cadastral montre qu'aujourd'hui les structures latifundistes de plusieurs milliers d'hectares ont disparu du paysage foncier. Sur les 150 exploitations recensées, seuls 5% des producteurs possèdent une superficie supérieure à 70 hectares (figure 4). Les producteurs « moyens » dont la superficie de terres se situe entre 14 et 70 hectares représentent un peu plus du tiers des producteurs (35%).

Cependant la présence d'une « classe moyenne » de producteurs, relativement importante n'exclut pas une répartition inégale au sein du territoire. Ainsi, sur les 2747 hectares de superficie occupée par l'ensemble de ces exploitations, les 5% de producteurs ayant des superficies supérieures à 70 hectares occupent plus du tiers (35%) de l'espace productif (figure 5) ; ce qui suppose qu'un processus de reconcentration des terres s'opère. Les producteurs ayant moins de 3,5 hectares (25%) ne s'étendent que sur 4% du territoire.

Globalement, deux processus sont visibles :

D'une part, la re-concentration des terres dans un petit nombre de mains après la guerre qui explique pour une grande part la présence des grandes propriétés de plus de 200 hectares au sein du paysage.

D'autre part, un processus d'intensification des systèmes d'élevage est notable, avec notamment l'introduction progressive depuis quelques cinq ans de pâturages améliorés aux côtés de ceux considérés comme naturalisés (selon les classifications des zootechniciens locaux) et qui côtoient les pâturages naturels (Tableau 1). La mise en place de cultures

---

<sup>10</sup> Cette dernière a été réalisée sur la base des données de la mairie de Rivas. Elle inclut les « caserios » de La Chocolata, El Mono Negro, El Coyolito, Las Pilas. Par manque de données la Loma de Burra n'est pas incluse dans les statistiques présentées

Figure 4 : Nombre d'exploitations agricoles par classe de superficie à la Chocolata, Rivas, Nicaragua

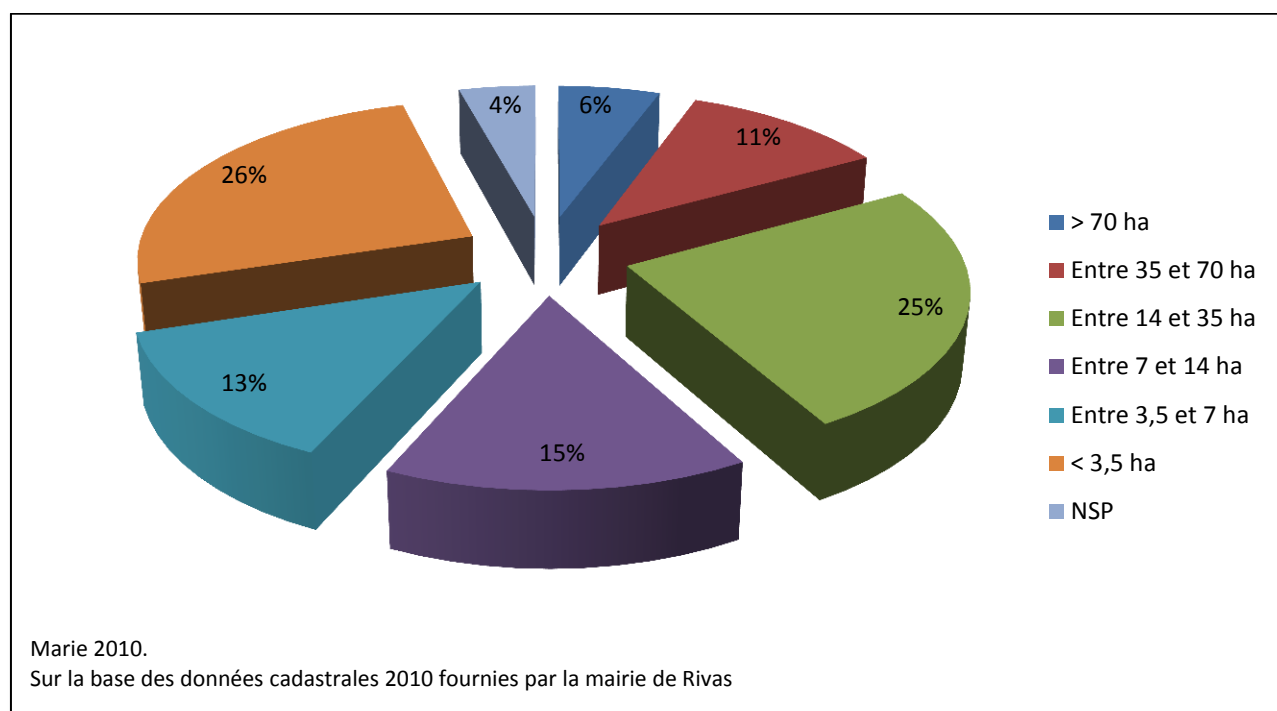
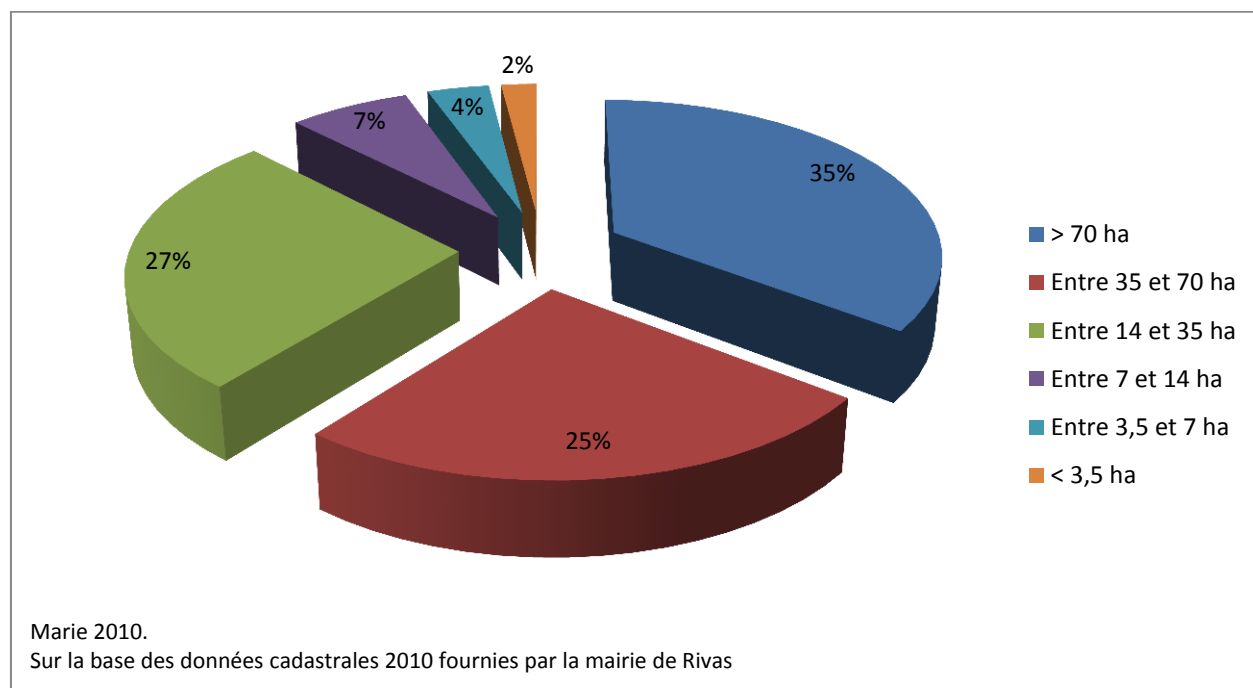


Figure 5 : Pourcentage des superficies occupées par tranche de surface d'exploitations agricoles





fourragères (Tableau 2) aux côtés de pâturages plus résistants traduit une recherche de la part des producteurs de nouvelles options pour faire face aux contraintes de l’alternance saison sèche, saison des pluies.

Par ailleurs, du côté des cultures, les possibilités offertes par le marché ont conduit à une augmentation des surfaces consacrées aux « Guinéo » (*Musa sapientum*) mais ce choix de cultures est également lié aux types de sols de la zone. En effet, plusieurs producteurs ayant testé la culture de bananes plantains (« *platano* » (*Musa paradisiacal*)), qui bénéficient d’un meilleur prix sur le marché, signalent que cette culture n’est pas adaptée aux conditions écologiques du terrain. Enfin, depuis quelques années certains producteurs ont développé le maraîchage, offrant de bonnes perspectives commerciales, comme culture de saison sèche (irriguée soit manuellement, soit avec installation de goutte à goutte à partir de l’eau des puits installés dans les propriétés ou tiré directement de la rivière).

Tableau 1 : Classification des pâturages présents dans la zone de la Chicolata, Rivas

Type de Pâturage	Nom commun	Nom Scientifique
Pâturages naturels	Gramma	<i>Paspalum</i> sp.
Pâturages naturalisés	Jaragua	<i>Hiparrremia rufa</i>
	Angleton	<i>Dichantium aristatum</i>
Pâturages améliorés	Gamba	<i>Hiparrremia rufa</i> amélioré
	Estrella africana	<i>Cynodon</i> sp.
	Pasto llanero	<i>Brachiaria dictyoneura</i> ,
	Brachiaria	<i>Brachiaria</i> sp.
	Mulato	<i>Brachiaria brizantha</i> amélioré
	Tanzania	<i>Panicum maximun</i> amélioré

Tableau 2 : Cultures fourragères semées à la Chicolata, Rivas

Nom commun	Nom scientifique
Taiwan	<i>Pennisetum purpureum</i>
Sorgo forrajero	<i>Sorgum</i> sp.
Trigo forrajero	<i>Triticum</i> sp.

## II. Pour une typologie locale des systèmes de production

### 2.1 Pour une typologie des systèmes de production

A partir des enquêtes exploratoires, six facteurs discriminants ont été identifiés comme pertinents pour comprendre la diversité des formes de gestion des ressources ligneuses au sein des systèmes de production et réaliser la typologie des producteurs de la Chicolata : types de production, destination de la production, main d'œuvre, superficie de l'exploitation, origine de la propriété, techniques de production (tableau 3).

Dans la zone de la Chicolata, six grands types de producteurs ont été identifiés (tableau 4).

- Le grand propriétaire terrien de type « extensif » (type 1) possède généralement une grande superficie, le plus souvent supérieure à 70 hectares (100mz) et parfois plusieurs exploitations dans des zones différentes (hors de la Chicolata). Cependant certains producteurs ayant des superficies inférieures entrent dans cette catégorie. Ce sont les techniques de production et les différentes relations de productions qui définissent ce producteur.

Le propriétaire extensif ne réside pas au sein de l'exploitation et ne s'occupe pas directement des tâches agricoles. Il a généralement une activité extra-agricole soit directement lié à la commercialisation/transformation des produits agricoles soit dans l'industrie. L'exploitation est gérée par un gestionnaire (« *mandador* ») à temps plein employé hors de la famille et résidant sur les terres du patron (« *jefe* ») avec l'ensemble de sa famille. Les contrats d'emploi sont variables d'une exploitation à l'autre mais sont généralement établis sur la base d'un salaire hebdomadaire. Dans certains cas, le propriétaire laisse également le gestionnaire cultiver un bout de terrain pour sa consommation personnelle (généralement inférieure à 1,5 ha). Il peut également y avoir un second employé permanent. Des ouvriers agricoles temporaires sont par ailleurs employés en saison des pluies pour les tâches de désherbage. Dans un autre type d'arrangement, le gestionnaire n'est pas rémunéré mais a le droit de cultiver pour son autoconsommation et a en plus un droit d'extraction sur les ressources naturelles, notamment dans le cadre de son activité de vente de bois de chauffe.

L'exploitation est essentiellement dirigée vers l'élevage. Dans peu de cas, il s'agit d'élevage laitier et l'activité principale se base généralement sur l'engraissement ou l'achat/vente des bovins, activité moins demandeuse en travail. L'ensemble de la production est destinée à la vente et le propriétaire se charge généralement lui-même de transporter et de commercialiser la production. Les investissements productifs sont minimes et la propriété est peu capitalisée. Les pâturages naturels ou naturalisés sont majoritaires sur l'ensemble de la propriété. La possession de différentes zones écologiques (notamment zones hautes de montagne et plaines) constitue une stratégie pour faire face aux problèmes d'alimentation pendant la période sèche. Dans certains cas, ces producteurs ont capitalisé leurs terres dans une certaine mesure en implantant des pâturages améliorés. La production de cultures fourragères est rare voire

Tableau 3 : Critères d'élaboration de la typologie et variables

Critères pour l'élaboration des la typologie	Variables analysées
Main d'œuvre	Nombre de main d'œuvre employée Nombre de main d'œuvre familiale  Vente de main d'œuvre
Caractéristiques de l'exploitation	Superficie Nombre de têtes de bétail  Caractéristiques des terrains (pentes, types de terres, types de cultures possibles)
Techniques de production	Outils utilisés pour le semis : espegue, araire, tracteur  Type de pâturages (naturels, naturalisés, améliorés)  Type de production fourragère  Intrants employés (herbicides, pesticides)
Obtention de la terre et trajectoires sociales	Forme d'obtention (héritage, achat, réforme agraire)  Durée d'obtention de la terre  Occupation antérieure  Origine géographique  Durée de résidence dans la zone
Objectif de la production et formes de commercialisation	Destination de la production (autoconsommation, vente)  Commercialisation (sur place, marché urbain, collecteurs,
Type de production	Elevage : laitier, viande, engraissement Cultures : cultures vivrières, maraichage, guinéo

inexistante, seules les souches des cultures vivrières des gestionnaires ou de producteurs sans terres à qui l'on laisse cultiver gratuitement les terres peuvent servir à l'alimentation animale en période sèche. Ces producteurs ont pour objectif principal de permettre à l'exploitation de se reproduire par elle-même. L'absence d'investissements entre dans cette logique et la production se caractérise par son économie d'extraction. La terre, ayant souvent été acquise à bas coûts, est considérée comme un capital et un investissement à long terme.

- L'entrepreneur agricole (type 2) possède une superficie supérieure à 35 ha. Dans ce système de production, l'activité agricole est directement gérée par le chef de famille qui emploie des travailleurs permanents (1 ou 2) pour l'exécution des tâches courantes (liées à l'élevage : bouviers) sur la base d'un salaire généralement hebdomadaire. L'entrepreneur supervise l'ensemble des opérations quotidiennes mais ne vit pas nécessairement dans son exploitation. Les cas de producteurs de ce type ayant une résidence en ville est fréquent, ce qui témoigne également de leur insertion dans d'autres réseaux sociaux. L'emploi de travailleurs temporaires est important et s'effectue principalement en saison des pluies pour le travail de désherbage des pâturages et de labours des champs.

La production est intensifiée. Les investissements productifs sont importants ; notamment à travers l'introduction de pâturages améliorés et la culture de fourrages destinés à surmonter la saison sèche. La gestion de l'exploitation est mécanisée. L'exploitation détient généralement ses propres outils de production : hachoir (« *picadora* »), charrue à bœuf (« *arado* »), silo ; mais dans certains cas doit avoir recours à la location (notamment pour le tracteur).

La production est largement dirigée vers les produits marchands entièrement destinés à la vente ; élevage en premier lieu et « *Guinéo* » dans certains cas. Le producteur est intégré dans différentes étapes de la commercialisation de façon à réduire les intermédiaires et à augmenter le profit. Dans certains cas il détient son propre commerce lui permettant d'écouler sa production directement vers le consommateur et presque toujours il détient le moyen de locomotion lui permettant de ne pas être dépendant des collecteurs et de vendre sa production à un prix supérieur.

Dans ce cas, la terre est envisagée comme un moyen de production. Les terres n'ont d'autres fins que de produire les produits destinés au marché et aucune culture d'autoconsommation n'est réalisée. Certains producteurs de cette catégorie peuvent produire une petite part de cultures vivrières pour l'autoconsommation mais ils sont très minoritaires et dans ce cas les cultures sont à échelle réduite. Ainsi, dans les cas où l'élevage prédomine, l'ensemble des terres se divisent entre pâturages et cultures fourragères.

- Le producteur mixte tourné vers le marché (type 3) possède généralement une propriété comprise entre 14 et 35 ha. Cette dernière peut avoir plusieurs origines : achat après la fin de la période sandiniste, héritage (les enfants privilégiés qui ont réussi à engager un processus d'accumulation et à acheter des terres supplémentaires ou enfants de producteurs de type 2 qui ont reçu suffisamment de terres pour garder une logique marchande), et dans une faible mesure achat grâce aux économies réalisées à la suite de travaux comme ouvriers agricoles ou réforme agraire. La production est familiale partagée entre le chef de famille et les enfants ; mais les enfants ne participent pas toujours à la production étant parfois scolarisés. Des

travailleurs temporaires sont employés pour les tâches de nettoyage des champs en saison des pluies.

Les producteurs de cette catégorie disposent d'une superficie suffisante de terres agricoles mais ne disposent que de peu de capacités d'investissement. Ces derniers peuvent disposer d'une charrue à bœuf pour les travaux des champs ou de charrette à cheval pour transporter la production vers la ville et la vendre directement. Mais certains sont dépendants des collecteurs pour écouler leur production. Ils emploient également un travailleur pour labourer les champs avec des tracteurs si les conditions des terrains le permettent (terres planes).

La production est mixte. Elle a pour double objectif d'assurer la consommation familiale et de commercialiser les produits cultivés à cet effet. Une partie des terres est consacrée directement aux productions commerciales, quand une autre est destinée aux cultures vivrières pour l'autoconsommation familiale. Elle est largement destinée à l'autoconsommation familiale pour ce qui concerne les cultures de céréales, le surplus étant vendu. Aux côtés des cultures destinées à l'autoconsommation, l'exploitant détient soit un petit cheptel (qui constitue un investissement productif) dont la production est destinée à la vente selon différentes stratégies (production laitière ; achat-vente (engraissement) ; ou vente de viande bovine) soit d'autres cultures commercialisables (bananes principalement et depuis peu produits maraichers). Dans les cas où l'activité d'élevage constitue la principale ressource financière du producteur, les cultures vivrières sont parfois réalisées sur des terres louées à cet effet pour un cycle, afin « *de ne pas perdre les pâturages* » (E13). Les difficultés d'alimentation sont gérées par l'implantation depuis quelques années de petites parcelles de *Pennisetum purpureum* (entre à 0,5 et 1 ha). De même s'il n'est pas généralisé, l'usage des pâturages améliorés sur certaines parcelles, aux côtés du traditionnel « *Jaragua* » s'est depuis étendu.

Pour ce type de producteur, la terre est considérée comme un moyen production et de reproduction. La suffisance en termes de foncier et les petites capacités d'investissements assurent l'autosuffisance alimentaire de la famille et permet de générer un surplus investi dans des cultures commerciales enclenchant le processus d'accumulation.

- Le producteur mixte familial autosuffisant (type 4) détient une superficie allant de 7 ha à 30 ha. La production est familiale et l'exploitant emploie rarement des travailleurs temporaires supplémentaires. L'origine de la propriété est diverse : d'une part, se trouvent des producteurs issus de la réforme agraire. D'autre part, se trouvent les producteurs dont la terre paternelle a été divisée entre tous les enfants, et qui se retrouvent avec des superficies insuffisantes. Peu d'investissements sont réalisés par ces producteurs. Les outils de production sont toujours loués quand il s'agit d'instruments mécanisés (notamment tracteur). En ce qui concerne la charrue à bœuf, certains producteurs la louent lorsqu'ils ne la possèdent pas. La production est largement tournée vers l'autoconsommation et rarement vendue.

Dans ce système aucune surface n'est précisément allouée aux cultures marchandes, mais les surplus réalisés sont commercialisés. Ces producteurs sont dépendants des collecteurs. La production se caractérise par une organisation en polyculture-élevage ; le bétail accumulé servant également pour l'autoconsommation (lait). Les animaux sont vendus en cas de nécessité ou généralement en vue de réaliser des investissements productifs (réalisation d'un

enclos, achat d'engrais ou pesticides/herbicide, semences...). Peu de surfaces sont exclusivement dédiées aux pâturages des animaux.

Ces producteurs sont par ailleurs souvent contraints de louer des pâturages à la fin de la saison sèche. Les stratégies liées à l'alimentation des animaux sont multiples : pâturages sur les souches des cultures, maintien d'une surface de forêt secondaire dont l'un des objectifs est de surmonter la période sèche. La terre est ici un patrimoine durement acquis.

- Le producteur prolétarisé (type 5) détient une surface allant de 3,5 à 10 ha. La superficie ainsi que la capacité d'investissement de l'exploitant ne permet pas à celui-ci de dégager un surplus ni de nourrir correctement l'ensemble de la famille. Ces producteurs ont généralement un travail temporaire en dehors de l'exploitation souvent non agricole, qui constitue la source de revenus la plus importante. Le travail salarié est généralement réalisé au cours de la saison sèche, durant laquelle l'activité agricole est réduite.

La production est majoritairement destinée à l'autoconsommation. La propriété d'une terre permet parfois à ces derniers de détenir un petit cheptel bovin, qui représente plus une assurance en cas de difficultés financières et un moyen de production selon les stratégies. L'ensemble de la famille participe aux travaux agricoles, et l'exploitant n'emploie que très rarement des travailleurs temporaires. Le travail est peu mécanisé et les cultures sont semées manuellement avec un bâton appelé « *espegue* ». Dans certains cas, pour les terres qui s'y prêtent ils peuvent parfois louer une charrue à bœufs. La terre représente ici uniquement un moyen de reproduction.

- Le producteur avec peu ou sans terre (type 6) possède une superficie souvent inférieure à 3,5 hectares et parfois elle se réduit simplement à la superficie de terres qui entoure la maison (« *solar* »).

Plusieurs phénomènes expliquent cette situation :

- D'une part, les enfants de producteurs de type 4 ou 5 qui n'ont pas encore hérité : ces derniers soit travaillent hors de l'exploitation (comme « *mandador* », ouvrier agricole à temps plein ou comme employé salarié à la ville) tout en participant de temps en temps au processus de production familial dans les temps libres, soit louent des terres supplémentaires en dehors de l'exploitation familiale pour la satisfaction des besoins alimentaires familiaux.
- D'autre part, les migrants nouvellement arrivés qui ne disposent que de la superficie dédiée à l'établissement de leur maison où ils cultivent généralement bananes et autres cultures lorsque cela est possible (notamment maraichage) et louent quelques hectares (moins de deux généralement) en hiver pour la production des céréales nécessaires à la consommation de la famille.

Ces producteurs sont un maillon des dynamiques sociales et productives de la zone dans la mesure où leur accès à la terre est soumis aux stratégies de production des producteurs de type 1, 2 (et parfois 3) ; notamment en ce qui concerne l'alimentation du bétail et la préparation des terres destinées aux pâturages. Dans ces cas, la terre si petite soit elle, est une assurance.

Tableau 4 : Typologie des producteurs de la zone de la Chocolata

Type	Production	Destination de la production	Travail	Superficie	Investissement	Techniques	Représentations
Le grand propriétaire terrien « extensif »	Elevage (engraissement), parfois laitier	Vente uniquement	Salarié uniquement	supérieure à 70 ha	Faibles : Les pâturages sont généralement naturalisés ; Peu d'interventions directes sur le milieu sont réalisés par le producteur	Peu mécanisé	la terre comme un capital
L'entrepreneur agricole	Elevage laitier et/ou engraissement  Cultures commerciales (bananes / maraichage / bois d'œuvre)	Vente uniquement	Emploi de salariés permanents et temporaires + familial dans certains cas	Supérieure à 35 ha	Forts : dispose de cultures fourragères et généralement d'un silo et d'une « picadora »	Mécanisé (tracteur principalement et charrue à bœuf)	la terre comme un moyen de production
Le producteur mixte familial tourné vers le marché	Céréales et élevage laitier principalement	Vente et autoconsommation	Familial + emploi de salariés permanents et temporaires	Entre 14 et 35/42ha	Moyen : Met en place depuis quelques années de petites parcelles de cultures fourragères.	Mécanisé (charrue à bœuf et tracteurs)	la terre comme un moyen de production et de reproduction
Le producteur mixte familial autosuffisant	Mixte : céréales + quelques têtes de bétail	Autoconsommation et vente si surplus	Familial + emploi de salariés temporaires et parfois permanents	Entre 7 et 30ha	Moyen : peut avoir quelques parcelles de cultures fourragères	Manuel (le plus souvent) ; mais aussi charrue à boeuf	la terre comme un patrimoine
Le producteur prolétarisé	Mixte : céréales + quelques têtes de bétail	Autoconsommation et vente en cas de nécessité	Familial + travail salarié hors de l'exploitation	Entre 3,5 et 10 ha	Faible	Manuel : « espegue »	la terre comme moyen de reproduction
Le producteur avec peu ou sans terre	Céréales	Autoconsommation	Familial ouvrier agricole / « chef d'exploitation »	Inférieur à 3,5 ha	Nul	Manuel	La terre comme une assurance

## **2.2 Trajectoires et différenciation sociale**

Dans la zone, la différenciation sociale s'effectue sur la base de la capacité d'accumulation liée à l'accès au foncier et à l'achat du bétail. Les formes d'accès au foncier de chaque type de producteur permettent de comprendre les dynamiques contribuant à forger la structure actuelle de la zone (Tableau 5 et 6).

Les grands propriétaires terriens actuels ont profité de l'incertitude des nouveaux propriétaires issus de la réforme agraire concernant la viabilité de leur propriété dans un contexte politique leur étant moins favorable. Dans bien des cas (80%), la propriété a été reconstituée dans les années 1990 après la fin de la guerre par l'achat de grandes surfaces à prix réduit grâce à du capital acquis dans d'autres activités. Souvent des achats ont été effectués auprès des anciennes coopératives, les nouveaux propriétaires issus de la réforme agraire vendant à bas prix les terres récemment divisées. Les grands propriétaires terriens ont ainsi pu acheter de très grandes surfaces et reconstituer leurs domaines gardant les mêmes logiques de production. Les héritages constituent la seconde voie d'accès à la propriété pour ces producteurs. Dans ce cas, il s'agit d'héritage de producteurs issus de ce que certains auteurs nomment la bourgeoisie « *chapiolla* » délaissés par les héritiers. La conservation du patrimoine entre dans une logique de maintien du capital.

Cependant, ces grands propriétaires terriens représentent une minorité du paysage agraire actuel (6%) et il semble que l'expropriation des latifundios somozistes a ouvert la voie aux « entrepreneurs agricoles », capables d'investir du capital dans leurs terres et d'entreprendre un processus d'accumulation des terres. Certains de ces producteurs ont ainsi profité de la stagnation des systèmes de production paysans à l'arrivée du gouvernement Chamorro, et de la fin des crédits à la production pour accumuler la terre à bas prix. Ainsi, parmi les « entrepreneurs agricoles », 71% ont acheté leurs terres après la fin de la guerre. Dans les cas où elle a été héritée, celle-ci a été complétée par l'achat de surfaces supplémentaires. Dans 14% des cas ces producteurs ont complété leurs héritages par l'achat de terres soit reconstituant la propriété familiale par l'achat des surfaces divisées entre tous les enfants soit en s'étendant sur les terres des anciennes coopératives d'Etat, profitant de la déstructuration enclenchée par la division des coopératives (tableau 5). Très peu (7%) de ces producteurs sont issus de la réforme agraire ; auquel cas la propriété obtenue après la division des terres a été complétée par l'achat de terres supplémentaires.

La quasi-totalité des producteurs issus de la réforme agraire (94%) se trouvent réunis dans les types 3 « producteur orienté vers le marché » (25%), « producteur autosuffisant » (44%) et 5 « producteur prolétarisé » (25%) (Tableau 6). Il semble que l'arrêt des crédits publics et la difficulté de capitaliser les terres individuelles nouvellement acquises n'ait permis à aucun de ces producteurs de se hisser au rang des « entrepreneurs agricoles ». Cette analyse très économique doit cependant se compléter de celle des logiques productives et représentations de la terre de producteurs initialement issus des couches paysannes et ayant accédé à la propriété foncière au prix d'une difficile lutte sociale. Par ailleurs, dans bien des cas, les structures institutionnelles issues des coopératives (comités de gestion des ressources, notamment protection des sources d'eau et droit de regard sur l'achat/vente des terrains agricoles) fonctionnent encore et ont certainement une influence sur les modes de gestion des terres et des systèmes de production et sur les représentations des producteurs.



Tableau 5 : Formes d'accès à la terre par types de producteurs

OBTEINTION TERRE TYPE PRODUCTEURS	% des enquête s	Héritage	Achat	Réforme agraire	Héritage et achat	Réforme agraire et achat	Gestionnaire	Terres municipales
1. Grand propriétaire terrien	6%	20%	80%	0	0	0	0	0
2. Entrepreneurs agricoles	16%	0	71%	0	14%	7%	0	0
3. Producteur orienté vers le marché	14%	0	41%	16%	8%	16%	0	0
4. Producteur autosuffisant	22%	37%	26%	26%	0	11%	0	0
5. Producteur prolétarisé	16%	36%	21%	29%	0	0	14%	0
6. Producteur sans terres	26%	18%	5%	0	0	0	41%	36%

Tableau 6 : Situation des producteurs par formes d'obtention des la terre

	1	2	3	4	5	6	Total
Héritage (+achat)	4%	9%	14%	32%	23%	18%	22
Achat	14%	36%	18%	18%	11%	3%	28
Réforme agraire (+achat)	0	6%	25%	44%	25%	0	16

La division des coopératives est l'un des facteurs explicatif de la différenciation sociale à l'intérieur de ce groupe de producteurs, originellement issus d'une même structure productive. L'accès au foncier s'est opéré de manière différentielle en fonction du temps passé et du statut du producteur à l'intérieur de la coopérative. Ainsi, certains ont réussi à s'approprier des surfaces supérieures dans des zones écologiques plus favorables aux cultures quand d'autres n'ont eu accès qu'à des parcelles plus petites et moins fertiles ou favorables. Ce facteur est en partie à l'origine de la différence actuelle des trajectoires des producteurs issus de la réforme agraire.

L'obtention des terres par voie d'héritage est la première forme d'accès au foncier pour les producteurs « autosuffisants » et « prolétarisés ». Il représente la seconde voie d'accès au foncier pour les producteurs sans terre qui généralement héritent d'un demi-hectare pour ériger leur maison. Ces données semblent indiquer que les structures sociales se reproduisent et se nivellent par le bas. Les producteurs de type 3 ayant obtenu leurs terres par voie d'héritage (8%) ont toujours complété leur patrimoine par l'achat de terres supplémentaires.

Les producteurs sans terres ont deux origines sociales. Les premiers sont issus de parents producteurs prolétarisés ou autosuffisants de la zone et n'ont pas encore hérité ou ont hérité d'une surface insuffisante pour permettre l'alimentation de la famille. Ces derniers représentent la majeure partie des gestionnaires sans propriété propre. Les autres sont des migrants qui occupent les terres municipales et vendent leur force de travail aux autres producteurs de la zone en saison des pluies. Sur la base d'arrangements, ils cultivent une surface comprise entre 0,7 et 1,4 hectare sur les terres d'autres producteurs. Les contrats sont variables (prêt contre culture, prêt contre souches de maïs pour l'alimentation du bétail) et ces producteurs sans terre sont généralement liés implicitement aux producteurs prêteurs pour la vente de leur force de travail.

Si l'accès au foncier représente l'une des contraintes pour les producteurs de la zone, les capacités d'investissements sont également un facteur primordial pour comprendre les différentes stratégies mises en œuvre dans la production. De même, les contraintes liées au milieu (saison sèche, caractéristiques agro-écologiques de l'exploitation) ont une influence directe sur les relations de production et les modes de production et les stratégies de gestion/appropriation des ressources.

### **III. Situation sociale, stratégies productives et pratiques de gestion des ressources**

Schématiquement les six grands types de producteurs présentés correspondraient à trois grandes stratégies de production :

La première est basée sur l'investissement productif et vise l'intensification de la production à travers un processus de capitalisation de la terre : introduction de « *pâturages améliorés* », banque de protéines et qui suppose également l'usage de nouvelles techniques de production (silo notamment).

La deuxième est basée sur une production principalement destinée à l'autoconsommation et où l'intégration au marché est variable.

Enfin, la dernière est basée sur la disponibilité de grandes surfaces de terres et peu d'investissements productifs sont réalisés.

Ces trois grandes stratégies de production cachent des stratégies différentielles de gestion des ressources naturelles qui s'expliquent à travers l'analyse de la situation sociale des producteurs. Au-delà des conditions matérielles de leur production, l'environnement social joue ainsi un rôle dans les décisions des producteurs. Ainsi, les choix techniques s'inscrivent dans l'histoire sociale de l'exploitant, et les finalités du processus de production. Les ressources naturelles sont considérées en fonction des représentations propres à chaque groupe social ; et celles-ci se différencient également à l'intérieur d'un même groupe social, en fonction des trajectoires propres à chaque producteur.

#### **3.1 Systèmes d'élevage intensifs / systèmes d'élevage extensifs : modes de production, rapports de production et représentations**

Le groupe 1, déterminé à partir des logiques d'investissements et de l'utilisation de la terre apparaît comme étant le plus hétérogène. Dans les cas où la terre a été acquise à peu de frais et ne représente pas une nécessité en soi pour l'alimentation de la famille, comme c'est le cas des producteurs dont les systèmes ont été caractérisés d'extensifs, la terre est un capital, comme nous l'avons souligné, et les stratégies se caractérisent par une faible capitalisation des parcelles visibles par le maintien de pâturages naturels. Si l'ensemble des producteurs rencontrés dans ce groupe ont pour activité l'élevage qui nécessite peu d'intervention, la différenciation entre les producteurs de ce type visible dans les pratiques de production se lie à la situation sociale des producteurs.

Dans un premier cas, les propriétaires sont insérés dans d'autres activités économiques notamment industrielles et politiques et la possession de la terre (soit par héritage, soit par reconstitution de la propriété après la fin de la guerre) a pour fonction de maintenir d'un capital immobilisé, et peut être considéré comme la recherche d'une reconstitution d'un statut social. Il s'agit plus d'une visée spéculative que la recherche d'un usage productif de la terre. Dans ce cas, les dispositions de surfaces importantes consistent en une stratégie reposant sur l'usage de différentes zones écologiques pour faire face aux aléas climatiques (saison sèche/saison des pluies) et la faible quantité de bétail par hectares s'inscrit dans cette stratégie. Le recours au seul pâturage naturel traduit une approche économique de sous investissement productif. Le maintien de zones de forêts secondaires généralement situées sur les terrains en pente suit cette logique.

Dans un second cas, il s'agit de personnes enrichies par l'achat-vente de terrains, et qui mobilisent leur capital sur le foncier. Ces producteurs possèdent en général plusieurs propriétés, achetées après la fin de la guerre, dans une logique d'accumulation sur la base du foncier. Ils enclenchent en général un processus d'« *amélioration* » des terres en semant des pâturages (*Dichantium aristatum*, *Bracchiaria* sp.) mais dans une faible proportion. Le système doit continuer de se reproduire par lui-même.

Pour ces deux types de producteurs, les ressources ligneuses sont autant de capitaux si elles sont commercialisables, et entrent dans une logique de rente. Mais quasiment aucune ne sont plantées volontairement. Il s'agit plutôt d'un choix de laisser les arbres de régénération naturelle, choix généralement réalisé avec le gestionnaire.

*« J'ai planté quelques Pochote<sup>11</sup>, pour voir si j'en tire de l'argent plus tard. Le gouvernement n'aide pas ceux qui veulent reforester. Moi, j'ai beaucoup d'arbres dans les pâturages et ils ne me donnent pas de bénéfices. Ils ferment mes pâturages. Il y a un peu de tout. A voir si un jour j'en tire quelque utilité... mais ici ils ne donnent pas d'aide. Ici, ils veulent de la reforestation mais ils n'aident pas le finquero<sup>12</sup> »*  
(E70)

Enfin, dans un dernier cas, il s'agit de la préparation d'un capital pour la retraite ; les surfaces sont d'ailleurs largement inférieures (entre 35 et 70ha) à celles des grands propriétaires terriens. Il s'agit alors de propriétaires ayant un travail hors de l'activité agricole (professions libérale notamment) et qui visent à se reconverter à la fin de leur vie dans l'activité agricole. Le fait que la famille ait originellement pour activité principale l'agriculture explique dans la plupart des cas ce choix. Il s'agit alors de familles ayant prospéré dans l'agriculture qui ont pu faire profiter leurs enfants d'une bonne éducation. Le peu d'investissements et l'aspect extensif de l'activité est alors compris comme une étape vers parfois l'intensification. C'est ainsi que ces producteurs se situent à la limite entre producteurs extensifs et entrepreneurs agricoles. La terre est alors parfois plus entendue comme un capital mais aussi patrimoine et les ressources ligneuses sont généralement protégées :

*« Moi je ne tire pas avantage des arbres pour moi parce qu'ils seront prêts dans 20 ans. Ce n'est pas dans l'objectif de profit. Mais tout arbre a un cycle. L'arbre de cedro<sup>13</sup> qui a 20 ans, il est préférable d'en tirer avantage toujours... quand on en resème un autre... Je crois que si l'hiver est bon, je vais le faire [planter]... des*

---

<sup>11</sup> *Bombacopsis quinata*

<sup>12</sup> Un finquero est un producteur relativement important

<sup>13</sup> *Cedrela odorata*

*arbres maderables*<sup>14</sup> comme le *Pochote*<sup>15</sup> ou le *Caoba*<sup>16</sup> sur le bord de la rivière... C'est juste pour reboiser. Tout le monde est conscient, pour le climat, le réchauffement climatique. On vit de l'eau. Les rivières sèchent à cause du manque d'arbre. » (E74)

Dans un contexte de pression foncière, les grands propriétaires extensifs profitent de la disposition de grandes surfaces pour louer leurs pâturages aux « éleveurs entrepreneurs » qui sont contraints par la surface de leur exploitation pour augmenter leurs marges de rentabilité et sont dans une constante recherche d'extension de leurs surfaces de pâturages en lien avec l'augmentation de leur cheptel.

Parmi les producteurs de type 2, il existe une différence de pratiques notables entre les « héritiers » et les « nouveau entrepreneurs ». De même, l'inscription des producteurs dans d'autres réseaux et l'histoire de ces derniers expliquent la différence de pratiques. D'une manière générale, les producteurs de ce groupe ont une inscription hors de l'exploitation, à la ville voire à l'étranger. L'orientation de la production vers l'élevage comme unique activité d'exploitation a principalement été observée chez les héritiers qui suivent généralement le modèle de production des parents. Les « nouveaux entrepreneurs » déterminent généralement leurs choix en fonction des possibilités marchandes de leurs produits. Ainsi, à l'intérieur de ce même groupe, déterminé en fonction des objectifs de production et des conditions matérielles de la production, différents choix et pratiques sont possibles.

Les éleveurs laitiers « héritiers » déterminent l'ensemble de leurs pratiques sur la base de l'alimentation et la gestion du troupeau. Ces derniers s'auto-définissent d'ailleurs comme éleveurs et non producteurs ni agriculteurs au sens général du terme. Le choix du pâturage et des stratégies d'alimentation d'une manière générale se fait ainsi à l'aune de l'objectif de production de lait. L'inscription dans le long terme de cette activité doit s'affranchir des aléas saisonniers et la disposition de surfaces limitées (en lien avec la taille du cheptel) nécessite l'intensification de la production d'herbe. Dans ce contexte, le choix et les représentations liées au pâturage et des sources d'alimentation suit donc cette logique. Il doit s'agir d'un pâturage « résistant » que « le bétail mange bien » et qui « s'adapte à la production de lait ». Le pâturage est également jugé en fonction de sa capacité à s'adapter à la succession saison des pluies / saison sèche. « *Le Tanzania ne se donne pas bien, il devient très humide avec la pluie* » (E1) ou encore « *C'est un bon pâturage, parce qu'il reste vert en été* ». (E19)

Dans cette configuration de la production, l'ensemble des ressources naturelles est destiné à la production laitière et à l'alimentation animale ; c'est pourquoi ici la représentation de la terre et des ressources naturelles en général a été caractérisée par l'expression : « la terre comme moyen de production ». Le maintien d'arbres dans les pâturages pour fournir l'ombre au bétail a également généralement une fonction alimentaire. Il s'agit principalement alors du « *Guanacaste* » (*Enterolobium cyclocarpum*), du « *Madero* » (*Gliricidia sepium*) et du « *Guacimo* » (*Guazuma Ulmifolia*) reconnus par la quasi-totalité des producteurs comme étant appréciés des animaux. Par ailleurs, dans une perspective de production d'herbe pour le bétail, peu d'arbres sont gardés dans les pâturages « *parce que sinon le pâturage ne grandit pas* ». La « logique du pâturage » s'inscrit dans l'ensemble des éleveurs dédiés à une production

---

<sup>14</sup> Les arbres maderables sont les arbres qui sont utiles pour leur bois : on y compte tous les bois d'œuvre et ceux utilisés pour la construction des maisons

<sup>15</sup> *Bombacopsis quinata*

<sup>16</sup> *Swietenia humilis*

commerciale. Pour les éleveurs, la terre est « *propre* », « *travaillée* » quand elle est enherbée avec des pâturages. Le juste équilibre entre maintien des pâturages et la présence d'arbres au sein des pâturages apparaît ainsi dans les représentations des agriculteurs/éleveurs. Un pâturage propre, bien entretenu n'aura pas de recrues végétales naturelles, et un nombre d'arbres juste approprié. La « logique du pâturage » prime sur l'ensemble des pratiques de gestion des ressources naturelles. L'inscription dans des organisations de producteurs et la participation à des réunions de formations aux nouvelles techniques de production explique l'adoption de nouvelles formes de gestion de l'exploitation depuis 2/3 ans : pâturages améliorés (*Brachiaria* sp., *Brachiaria brizantha*, *Hiparrémia rufa* amélioré), cultures fourragères (*Pennisetum purpureum*, *Sorghum* sp.), et dans peu de cas, banque de protéines (*Gliricidia sepium* notamment dans le cadre de formation aux producteurs).

Les producteurs de type 2 « nouveaux entrepreneurs » s'inscrivent dans la recherche de nouvelles options de production. Arbres à valeur commerciale, production de bananes... sont autant de nouvelles productions qui s'inscrivent dans les nouvelles possibilités de commercialisation offertes par le marché. L'inscription de ces producteurs dans les réseaux de commercialisation, la connaissance de possibilités de commercialisation et la disposition de moyens de commercialisation directe (camions notamment, voire commerces en ville...) leur fournit un accès direct aux informations sur l'Etat des marchés agricoles. Enfin, il fait signaler la présence parmi ce groupe de certains éleveurs issus de familles venant de Chontales (région située au Nord du lac Coccibolca), principale région d'élevage, qui contribuent à importer certaines techniques de production.

### **3.2 Les systèmes de polyculture /élevage : un système intégré guidé par les cultures vivrières**

Les producteurs de type 3 investis dans l'élevage ont globalement les mêmes approches techniques que ceux du groupe 2. Certains se trouvent ainsi à l'extrême limite entre l'entrepreneur et le producteur tourné vers le marché. Deux points différencient ces producteurs : les capacités d'investissements et la gestion des surfaces allouées au bétail. Ces derniers ont également, dans une moindre mesure, investi dans des pâturages « améliorés ». Le fait que la production soit souvent mixte (viande et lait) a des conséquences sur le choix des pâturages : « *qu'il soit bon pour engraisser et donner du lait* » (E11). Le pâturage est également jugé en fonction de sa capacité à s'adapter à la succession saison des pluies / saison sèche. « *Je souhaite semer ces pâturages améliorés parce qu'ils se maintiennent frais en hiver* » (E11) ou encore « *C'est un bon pâturage, parce qu'il reste vert en été* » (E11).

La remarque d'un éleveur concernant les meilleurs pâturages exprime la notion de long terme couplé avec celle de l'investissement : « *L'Angleton est meilleur que le Jaragua. Il se reproduit tout seul.* » (E11). Le maintien de surfaces destinées aux cultures vivrières pour l'autoconsommation familiale entre également dans la stratégie d'alimentation du bétail. Les souches sont utilisées en période sèche lorsque l'ensemble de l'exploitation est laissée pour au libre pâturage du bétail. Parmi ces producteurs, peu sont inscrits au sein des organisations de producteurs, considérées comme trop politiquement orientées ; cette remarque tient compte

des événements politiques antérieurs où la création des groupements de producteurs, comme l'Union Nationale des Agriculteurs et Eleveurs (Union Nacional de Agricultores y Ganaderos), est liée à une politique de regroupement *ad hoc* des producteurs. L'attitude de méfiance vis-à-vis des groupements de producteurs est visible notamment chez les producteurs issus de la réforme agraire. La commercialisation des produits s'effectue généralement, pour le lait, à travers des entreprises collectant directement auprès des producteurs.

La permanence de pâturages aujourd'hui considérés par les zootechniciens comme « naturalisés » est généralement lié aux capacités d'investissements. Dans certains cas, la mise en place de cultures fourragères (*Pennisetum purpureum*) sur de petites surfaces généralement inférieures à un hectare vise à contrecarrer les aléas de la saison sèche et à inscrire l'activité dans le long terme. Le choix des pâturages suit la même logique. De la même manière que les entrepreneurs, ils considèrent que les arbres dans les pâturages doivent être établis selon certains équilibres. Et la conception du pâturage « propre » est également présente :

« *Ma superficie de terre s'est augmentée parce que j'ai enherbé, lavé* » (E11).

« *Non, Il n'y a pas d'arbres dans les pâturages. Ils sont propres. On est en train de laver en ce moment. Là où il y a des arbres, l'herbe ne pousse pas* » (E14)

Un autre groupe de producteurs de ce type a choisi, de développer des cultures commerciales, notamment le maraîchage. Dans ce cas, la production est écoulée directement sur les marchés. Le maintien d'un petit cheptel est destiné à satisfaire la consommation familiale. Il faut noter que les producteurs de ce type ont une résidence à la ville.

Nombre des producteurs de type 4 et 5 sont des anciens membres des coopératives. Certains de ces producteurs sont réunis par des structures institutionnelles communes qui, bien que peu normatives dans les faits, influent sur les représentations et les pratiques de gestion des ressources ligneuses. Un comité de surveillance des berges a notamment été créé dans la zone du Coyolito, anciennement terres de coopératives. Il a vocation à protéger les berges contre les coupes illégales d'arbres, afin de protéger la rivière. Ce comité est géré par les anciens membres de la CAS.

La terre est ici entendue comme un patrimoine ou un moyen de reproduction. En témoigne, le droit de regard de l'ensemble des anciens membres de la coopérative sur la vente des anciennes terres communes divisées. Cette dernière règle, qui n'est effective que par l'accord de l'ensemble des membres a pour objectif de conserver les acquis de la réforme agraire en permettant aux anciens membres d'acheter prioritairement les terres vendues. Cette mesure n'a pas empêché l'achat de terres de la part de producteurs externes.

Les représentations sociales et les pratiques des producteurs des anciennes coopératives se distinguent cependant en fonction de leur situation sociale. La différence entre les « fondateurs » et ceux arrivés après la fondation, est reflétée dans les discours des producteurs et s'explique notamment par l'accès différentiel au foncier (comme explicité plus haut).

Beaucoup des fondateurs se retrouvent dans le type 4, ayant accédé à des parcelles plus grandes, ils n'en conservent pas moins une logique de production familiale et une conception de la terre définie dans cette étude par la notion de « patrimoine ». En ce sens, bien que l'origine de l'acquisition foncière soit différente, les stratégies et représentations s'assimilent à celles des autres producteurs de ce type ayant hérité leurs terres directement de leurs parents. Les terres servent en premier lieu à assurer l'autoconsommation familiale, le bétail

consiste en une stratégie de diversification liée aux temporalités de la zone divisée entre saison sèche (durant laquelle les cultures vivrières ne peuvent être semées) et saison de pluies. L'alimentation du bétail est principalement assurée par les souches des cultures. Mais depuis peu certains cherchent à instaurer des pâturages de meilleure qualité. Ces producteurs n'allouent généralement pas de surface exclusivement destinée à l'élevage et s'inscrivent dans une logique de conservation des ressources ligneuses en vue d'en faire bénéficier leurs enfants. Les arbres ont également pour fonction de participer aux investissements productifs : *« Quand nous vendons des arbres, c'est pour que ça serve pour les « mejoras » [améliorations] de l'exploitation. »* (E10).

Les producteurs de type 5 conçoivent leurs terres comme un moyen de reproduction : *« S'il y a un endroit où mettre du bétail, il y a bon espoir. Cela permet de vendre quelques vaches pour acheter le nécessaire. »*. (E9)

Ceux qui ont reçu leurs terres de la division des coopératives et qui rentrent dans ce type conçoivent le travail individuel et la division des coopératives d'une autre manière que ceux ayant été mieux lotis :

*« Nous sommes restés individuels. Cela est plus dur pour travailler. »*. (E9).

Les lopins ne sont pas divisés et la stratégie consiste à cultiver les cultures vivrières en saison des pluies ; surface qui servira par la suite au pâturage du bétail. La saison sèche est occupée pour le travail salarié hors de l'exploitation. La contradiction entre temporalité du travail salarié et temporalité dédiée aux cultures vivrières, représente une contrainte pour assurer le bon déroulement du système de production. En effet, les employés agricoles temporaires qui se retrouvent dans cette catégorie doivent arbitrer entre emploi dans les exploitations au début de la saison des pluies et temps consacré aux cultures vivrières. Dans ces cas, les arbres à valeur commerciale sont conservés dans une logique d'épargne.

Pour ces deux derniers types de producteurs de polyculture élevage, les activités sont orientées en fonction des cultures vivrières. Ainsi, dans peu de cas, ces producteurs ont un espace précisément destiné aux pâturages. Les pâturages actuels s'inscrivent dans une logique de cycles agricoles, entre lesquels la terre est laissée en repos et sert de pâturages. Il s'agit alors de pâturage naturel (*« Jaragua » Hiparremia rufa*). Dans les cas où les producteurs disposent d'une surface suffisante (type 4 notamment), deux options ont été identifiées en fonction des représentations et stratégies de chaque producteur : soit la terre peut être laissée en repos plusieurs années. Cette surface souvent nommée *« aire de reforestation »* est alors utilisée pour faire paître le bétail durant la saison sèche mais sert également de réserve ligneuses pour l'autoapprovisionnement et/ou la vente des espèces ayant le plus de valeur, soit la terre est transformée en pâturage à plus long terme avec l'introduction de pâturages améliorés.

*« La sixième partie est un aire de pâturage. Mais plus qu'une aire de pâturage, c'est une zone qui ne se touche pour rien »* (E10)

*« L'aire de reforestation sert à conserver des arbres. C'est plus pour les enfants que cela servira. »* (E55)

La difficulté d'alimentation du bétail en période sèche rend les producteurs les plus faibles dépendants des éleveurs pour la survie de leur bétail ; qui sont contraints soit de louer des parcelles, soit de revendre leur bétail à des prix faibles au cours de la saison sèche.



### **3.3 Des stratégies agroforestières aux Représentations sociales**

L'évolution des ressources ligneuses et les pratiques de gestion/exploitation de ces dernières s'inscrivent au sein du contexte social et productif de la zone. La présence des arbres au sein des exploitations est directement liée aux stratégies de production des agriculteurs/éleveurs. L'allocation d'une parcelle destinée exclusivement au pâturage, l'alternance élevage/culture ou le maintien de parcelles liées à l'alimentation durant la saison sèche sont autant de facteurs influant sur la couverture ligneuse (Tableau 7).

La valeur et les fonctions des ressources ligneuses diffèrent entre les systèmes tournés vers l'autoconsommation et les systèmes d'élevage marchands. « *Celui qui vit à la campagne doit garder et protéger les arbres sinon il n'a rien* » (E54). De même le choix du maintien des arbres est lié à la valeur d'usage et à la valeur commerciale de ce dernier.

A partir des données révélées antérieurement il est possible de diviser les stratégies agroforestières en cinq grands types.

- Les stratégies agroforestières dédiées à la production de bois précieux destinés à la vente. Il s'agit essentiellement de bois d'œuvre tel que le *Tectona grandis* (« *Teck* »), *Bombacopsis quinata* (« *Pochote* »), *Swietenia humilis* (« *Caoba* »). Dans certains cas, il peut s'agir de l'établissement d'une parcelle dédiée uniquement à la production du bois d'œuvre même si cette stratégie est peu répandue. Dans ce cas, elle concerne les entrepreneurs qui cherchent à assurer la diversification de leurs productions et qui peuvent à la fois allouer une parcelle spécifique à la plantation d'arbres. La production de « *Teck* » a été introduite très récemment par un producteur. Ce choix s'explique par l'histoire de vie de ce dernier, expatrié aux Etats Unis pendant la guerre. La production d'arbre est cependant très peu répandue, si ce n'est chez les investisseurs étrangers ayant acheté des superficies dans la zone
- Les stratégies agroforestières dédiées à la production animale. Elle concerne principalement les éleveurs de type 2 et 3 où la terre est entendue comme un moyen de production. Il s'agit principalement de la conservation d'arbres destinés à fournir l'ombrage au bétail (*Mangifera indica* (« *Mango* »), *Enterolobium cyclocarpum* (« *Guanacaste* »)) et des fourrages ou des ressources alimentaires complémentaires à l'herbage (essentiellement « *Guanacaste* », *Gliricidia sepium* (« *Madero Negro* »), *Guazuma Ulmifolia* (« *Guacimo* »))
- Les stratégies agroforestières dédiées à la fourniture des produits ligneux nécessaires à l'exploitation et à l'autoconsommation de la famille. Il s'agit de fournir les éléments nécessaires à l'auto-alimentation (« *Madero* », *Cedrela odorata* (« *Cedro* ») et à l'autoconsommation (arbres fruitiers). Cette dernière concerne essentiellement les producteurs de type 4 et 5
- Stratégies agroforestière dédiée à l'épargne : arbres précieux (Caoba, Pochote) : dans beaucoup de cas de figure, les arbres précieux sont conservés. L'objectif diffère selon la situation du producteur. Si ces espèces ont vocation à servir d'épargne en cas de coup dur, elles servent également d'investissement productif, cela concerne principalement les producteurs de type 4 et 5.

- Les stratégies agroforestières dédiées à la protection environnementale : protection des sources d'eau, protection de la biodiversité, conscience environnementale. La représentation des arbres comme moyen de protection des sources d'eau semble être partagée par l'ensemble de la population. « Les arbres amènent l'eau » est une représentation presque partagée par tous les producteurs, qui voient d'un bon œil la protection des sources d'eau.

Les arbres sont par ailleurs un élément de différenciation sociale, quand il s'agit du choix du bois pour la construction des habitations ou encore la grosseur et le type de bois utilisé dans les clôtures. L'usage du « *Pochote* » par exemple montre une certaine situation sociale. Ces arbres de grande valeur sont généralement conservés à des fins commerciales. De même la construction de meubles à partir de *Pouteria Chiricana* (« *Nispero de monte* ») ou de *Cordia gerascanthus* (« *Laurel* ») ou la présence d'enclos à base de *Hymenaea courbaril* (« *Huapinol* »), bois réputé pour sa dureté sont peu communs.

D'une manière générale, il l'analyse des termes révèlent une conception particulière de l'arbre : l'arbre en général est signifié par le terme « *palo* » (qui signifie bâton) et le terme « *arbol* » (littéralement arbre) se réfère plus spécifiquement aux bois d'œuvre ou bois « *utiles* » qui n'inclut presque les arbres fruitiers. Il s'agit en effet plus de « *bois durs* ».

Certaines représentations sont relativement partagées par tous. Le discours sur la déforestation par l'ensemble des producteurs est globalement uniforme. Les arbres sont considérés pour leurs services écosystémiques en tant que potentiel de protection des sources d'eau. Cette représentation est partagée par la quasi-totalité de la population. Le lien entre assèchement des rivières et déforestation apparaît ainsi clairement dans de multiples enquêtes : « *Maintenant, la rivière est sèche parce les berges sont déforestées* » (E20).

Dans la même logique, les arbres sont reconnus pour leur « *fraicheur* » et certaines espèces sont particulièrement reconnues pour cet effet : l'*Anacardium excelsum* (« *Espavel* ») par exemple est considéré pour leur capacité à apporter de l'humidité « *Il maintien la rivière fraîche. C'est un arbre feuillu et frais.* » (E13).

De même, le *Sterculia apetala* (« *Panama* ») est selon les dires généralement situé sur les berges des rivières. Ces représentations sont liées à deux points : d'une part, les conséquences importantes de la difficile saison sèche (et d'une saison pluvieuse réduite) l'année antérieure qui a fragilisé l'ensemble des producteurs et les conduit à considérer la ressource eau comme importante ; d'autre part, la présence dans la zone de projets de vulgarisation agricole (« *extensión* ») de la part de l'Ecole Internationale d'Agriculture et d'Elevage (EIAG) qui a une forte influence dans la zone et d'autres institutions comme le Ministère d'Agriculture et Forestier (Ministerio Agropecuario y Forestal) qui mène des projets des projets de reforestation dans la zone.

La problématique de la déforestation et celle de la gestion des berges pour la conservation des sources d'eau est omniprésente dans les discours. Et l'analyse des représentations permet d'appréhender les enjeux qui se jouent entre chaque groupe. Les coupes illégales sont généralement associées à la présence de groupes qui « *cherchent comment vivre* » (entrepreneur agricole, discussion informelle). De même, les ressources sont appréhendées sous l'angle de la production et implique un jugement sur les formes de gestion des autres producteurs :

*« Il avait la moitié de la ferme avec des forêts mais avec l'augmentation de la famille il a du étendre les pâturages. Pour cultiver, il faut déboiser »* (entrepreneur agricole à l'égard d'un producteur tourné vers le marché, réunion collective).

Par ailleurs, dans le cas de l'une des coopératives, les anciens membres ont mis en place un comité de surveillance chargé d'empêcher la coupe des arbres. Cette dernière fonctionne ainsi comme une forme d'institution symbolique qui permet de garder un contrôle sur la gestion des ressources.

Certaines représentations sont particulièrement intéressantes pour comprendre les relations sociales entre les différents groupes et les formes d'analyses de la réalité. En effet, certaines représentations traduisent la confrontation entre deux groupes, notamment entre « *propriétaires privés* » et « *ancien membres de coopératives* ». Il est ainsi possible de noter la distinction faite de la part de beaucoup de producteurs qui ne sont pas issus de la réforme agraire entre « *terre de l'Etat* » et « *terre privée* » et souvent associé à l'idée que la déforestation est causée par les producteurs issus de la réforme agraire. Plusieurs citations révèlent ainsi les conceptions des producteurs non bénéficiaires de la réforme agraire, celle-ci est représentative :

*« Ce sont ceux des coopératives qui ont créé les déboisements (« despales »)... Moi je conserve la forêt (« bosques »)... parce que maintenant il y a beaucoup d'aridité et le bois de chauffe est cher... Cette terre, je l'ai obtenue il y a 40 ans, ce n'est pas de coopératives... La terre, le gouvernement l'a offerte... la « piñatearon<sup>17</sup> » »* (E39)

Par ailleurs les relations entre les différents groupes sociaux s'expriment à travers ces représentations. Un producteur (entrepreneur), au cours d'une discussion informelle à propos d'un propriétaire issu de la réforme agraire signale ainsi :

*« Oui, je connais bien ce producteur. Sa femme a travaillé pour moi dans ma maison. Eux ... ils sortent beaucoup de bois de chauffe de ce côté ... ils vivent de ça... parce qu'ils ne vivent pas de l'agriculture ».* (E60, Entrepreneur agricole)

Les discours et les pratiques sur les arbres et la déforestation s'inscrivent ainsi par opposition à d'autres groupes sociaux, en distinction par rapport à d'autres pratiques.

*« Ici, c'était des terres très bonnes, on pouvait faire beaucoup de choses mais quand le sandinisme a attrapé les terres, ça a été un échec. Ils ont donné à chaque coopératives un bout de terre et chacune ont coupé et ont vendu pour sortir le profit de la terre »* (E74, producteur extensif)

---

<sup>17</sup> Fait référence à la « piñata », jeu très présent dans les fêtes en Amérique Latine et qui consiste, à tour de rôle, à bander les yeux d'une personne qui doit avec un bâton rompre un récipient rempli de sucreries, qui une fois tombées à terre peuvent être ramassées et distribuées. Utilisé ici de manière péjorative.

Tableau 7 : Finalités de la production et Stratégies agroforestières par types de producteurs

TYPE	STRATEGIE PRODUCTIVE	REPRESENTATIONS	FINALITES DE LA PRODUCTION	STRATEGIE AGROFORESTIERE	BIENS ET SERVICES ATTENDUS DES ARBRES	FONCTIONS DES ARBRES
Le grand propriétaire terrien « extensif »	Disponibilité en terre importante avec peu d'intervention et peu d'investissement productif.  La disponibilité en terre assure la reproduction du système sans investissements importants.  Economie d'extraction	La terre comme capital  Les ressources ligneuses sont également représentées comme capital et produits « libre »	Maintien d'une inscription territoriale rurale qui peut être la base de reconstitution d'influence politique  Statut social associé à la propriété de la terre	Extraction : les arbres de valeurs sont considérés pour leur potentiel d'assurer des revenus  La gestion de l'alimentation du bétail est assurée par le maintien de zones écologiques différentielles (d'où maintien de forêts secondaires au sein de la propriété comme stratégie d'alimentation en période sèche)	Bois commerciaux,  Alimentation en période sèche	Réinvestissements Productifs - Reproduction du système  Capitalisation
L'entrepreneur agricole	Production dirigée vers le marché avec un important niveau d'investissement et d'intervention dans les processus naturels  disponibilité en moyen de production / techniques « industrielles »	La terre et les ressources ligneuses comme moyen de production	Maximisation des profits  Et extension territoriale	Plantation d'arbres à valeur commerciale  Elevage : Banque de protéines / maintien d'arbres à valeur fourragère complémentaire de l'herbage comme stratégie de d'alimentation en période sèche	Bois commerciaux destinés à la vente,  Fourrages ou fruits  Protection des sources d'eau	Profit –  Réinvestissement productif  Amélioration de la Production
Le producteur mixte tourné vers le marché	Rationalité capitaliste limitée.  Maintien d'une production d'autoconsommation selon différentes stratégies  Investissements moyens	la terre comme un moyen de production et de reproduction	Permettre à leurs enfants de faire une scolarité longue et d'avoir un meilleur statut  Assurer le maintien du statut actuel et voir l'améliorer	Maintien d'arbres dans les parcelles comme forme d'auto-alimentation, et parfois pour la production	Protection des sources d'eau, Fertilisation (parfois).  Ombre pour le bétail.  Fruits et bois de construction, bois de chauffe	Autoconsommation et auto-alimentation
Le producteur mixte familial	Cultures d'autoconsommation prioritaires	La terre comme patrimoine	Conserver leur statut actuel	Maintien d'arbres dans les parcelles comme forme	Protection de la biodiversité et des sources	Vente pour Investissements productifs ou

autosuffisant			Léguer suffisamment de terre aux enfants	d'auto-approvisionnement, d'autoconsommation .  Arbres comme épargne.	d'eau.  Fruits, bois de construction, bois de chauffe	dépense exceptionnelle  Patrimonialisation des terres pour futurs enfants
Le producteur prolétarisé	Division du temps entre saison sèche / saison des pluies ; travail salarié/cultures vivrières	La terre comme moyen de reproduction	Conserver sa terre et améliorer sa production pour être autosuffisant	Maintien de différents arbres fruitiers et arbres destinés à l'auto approvisionnement.  Arbres destinés à l'épargne	Fruits, bois de construction, bois de chauffe	Vente seulement en cas de nécessité propres à la famille
Le producteur avec peu ou sans terre	Travail salarié comme base du processus d'accumulation	La terre comme assurance.  Les ressources ligneuses comme produits potentiellement commercialisables	Accéder à la terre dans la mesure du possible	Arbres destinés à l'autoconsommation	Fruits, bois de chauffe	Vente pour les dépenses courantes

## TROISIEME PARTIE

### DISCUSSION : DE LA « RATIONALITE PAYSANNE » A LA « LOGIQUE DU LATIFUNDIO »

Le contexte social, fruit d'une histoire particulière a une influence sur les modes d'appropriation des facteurs de production et donc sur les conditions matérielles de la production. Cependant, les conditions matérielles de production ne sont qu'en partie explicatives des stratégies de production mises en œuvre par les producteurs. L'appréhension des finalités et des représentations sociales permet ainsi de comprendre en profondeur les finalités de la production et donc les pratiques qui en découlent. Les représentations et les pratiques sont appréhendées ici dans leur caractère social, c'est-à-dire dans leur inscription dans des groupes sociaux différents et dans les relations qui s'opèrent entre ces derniers, montrant ainsi que celles-ci ne peuvent être comprises isolées du contexte social qui les crée. Par ailleurs, au-delà des caractéristiques matérielles et des finalités économiques qui sont à la base de la construction des groupes sociaux présentés, il ne faut pas oublier la part d'individualité dont les trajectoires sociales sont un indicateur intéressant. C'est seulement dans ce cadre que les pratiques de gestion/appropriation des ressources (en particulier ligneuses) et les différentes stratégies propres à leur exploitation (ou conservation) seront comprises (d'un point de vue social et de l'acteur).

A travers les deux exemples (et débats) de la « *rationalité paysanne* » et de la « *logique du latifundio* », les résultats présentés seront discutés sur trois points : (1) L'économique comme facteur majeur d'explication ; (2) La notion de groupes sociaux et les trajectoires sociales ; (3) le poids des interactions entre les différents groupes sociaux à travers les relations sociales.

## **I. Le facteur économique en question**

Les pratiques des agriculteurs ont longtemps été considérées de la part des techniciens agronomes en fonction de leurs propres références. C'est ainsi que la production paysanne a longtemps été considérée comme l'exemple le plus net du retard technique de la production. Les qualificatifs « *attardé* », « *irrationnel* » ou « *traditionnel* », s'ils ne relèvent pas exactement de la même approche théorique présentent pour autant une même idée selon laquelle les économies paysannes présentaient une faible efficience productive. Ces dernières se trouvaient ainsi opposées aux secteurs modernes et technologiquement avancés.

Ces approches ont été fortement répercutées dans les milieux développementistes et dans les secteurs politiques et a justifié de nombreuses interventions visant à apporter des innovations techniques aux paysans. Au Nicaragua, selon Maldidier et Marchetti (1996), cette idéologie (complétée par l'approche postulant l'oppression économique des paysans) a largement influencé la mise en œuvre de la réforme agraire ; qui a cherché à moderniser l'économie paysanne à travers le transfert de capitaux et de technologies modernes. Dans cette perspective, les coopératives agricoles sandinistes ont été considérées comme le meilleur modèle, qui devait permettre d'améliorer la productivité. Cette idée est présente dans les discours des entrepreneurs en regard de la production paysanne, par exemple à travers l'appréciation : « *ils ne vivent pas de l'agriculture* » mentionnée dans les résultats, et qui relève d'une appréciation sur les modes de production des producteurs autosuffisants notamment par les entrepreneurs dont les systèmes sont « intensifs ».

A cette approche, s'est opposée une autre qui tend à montrer que d'une part, les résultats économiques sont le fruit d'un accès limité aux conditions de production et d'autre part, que les performances des productions paysannes sont économiquement plus valables (à l'échelle nationale) que celles des capitalistes, approche qui a été adoptée notamment par Bainville *et al.* (2005). Cependant, l'ensemble de ces approches ne se basent que sur une approche économique de la production, en oubliant que la production est mise en œuvre en fonction d'objectifs qui s'inscrivent dans une analyse de la situation de la part des producteurs et un ensemble de représentations symboliques. Maldidier et Marchetti (1996) montrent ainsi, à travers leur étude, l'intérêt de prendre en compte ce qu'ils nomment la « *rationalité économique* » des producteurs pour comprendre comment ceux-ci organisent leur production. Au-delà de finalités économiques, il faut aussi prendre en compte les finalités non économiques conscientes et inconscientes. A titre d'exemple, un producteur de la zone expliquait ainsi qu'au moment de l'héritage des terres familiales, il avait préféré le terrain plus petit mais plus proche de la ville au regard du cadre de vie et de la santé des enfants (l'accès à l'hôpital étant plus facile). Dans ce cas, la proximité de la ville peut également avoir d'autres finalités inconscientes, comme l'insertion dans de nouveaux réseaux sociaux par exemple. Cette approche de la propriété foncière va ainsi à l'encontre de la seule explication économique.

D'autre part, la production paysanne a fait l'objet d'un regain d'intérêt au cours des années 1970 et l'étude de cette dernière a été la base de l'élaboration de systèmes agricoles alternatifs dont les principes sont détaillés dans les approches agro-écologiques (Altieri 1988). C'est à partir du développement de ces approches, que le concept de « *rationalité écologique* » de la production paysanne a été développé (Toledo 1992). Dans cette approche, Toledo cherche à

explorer la « *rationalité écologique* » de la production paysanne qu'il définit selon cinq caractéristiques : (1) son relatif niveau d'autosuffisance, (2) un processus de production basé principalement sur le travail familial avec un minimum d'inputs externes (3) une production qui ne cherche pas le profit (4) la petite superficie de terre du fait de raisons technologiques et/ou de répartition inégale de cette dernière (5) Une combinaison de pratiques qui incluent la collecte, pêche, artisanat mais où l'agriculture reste l'activité principale. Or, si l'on se réfère à ces caractéristiques, quasiment aucun des producteurs rencontrés dans la zone ne seraient des paysans. La majeure partie des producteurs utilisent par exemple des pesticides et herbicides, si ce n'est les producteurs prolétariés qui n'en n'ont pas les moyens et qui alors n'ont parfois pas l'agriculture comme activité principale puisqu'ils travaillent hors de l'exploitation la moitié du temps et souvent dans des secteurs non agricoles ; très peu vivent de la collecte, de la pêche ou de l'artisanat, seuls les producteurs sans terre vivent de la vente du bois de chauffe qu'ils collectent ou achètent aux autres producteurs mais étant sans terre, ils ne peuvent pas être considérés de paysans.

Que sont alors ces producteurs et comment les caractériser entre ceux qui sont traditionnellement appelés « capitalistes » et ceux appelés « prolétaires » ? Loin de critiquer l'approche de Toledo en elle-même, c'est plutôt à travers l'analyse de la construction de catégories que la discussion portera. Toledo est largement conscient de la nécessité de prendre en compte les contextes sociaux et économiques qui jouent sur les modes de production et souligne d'ailleurs que l'économie paysanne est une forme particulière de production sans oublier que les producteurs s'inscrivent dans un ensemble social, économique et écologique. Et s'il souligne que les analyses de la production paysanne sont généralement réalisées dans un « *vide écologique* », c'est pour regretter la « *division en compartiments stagnants de la science moderne* ». Deux points sur lesquels il ne sera pas contredit et qui montre également les limites des résultats présentés du côté de l'anthropologie.

Il apparaît cependant que d'une part, la catégorisation d'un type de population ne permet pas d'inclure les dynamiques propres aux individus et que d'autre part, la construction de ces mêmes catégories présente un risque certain de vouloir appliquer à priori ces dernières au contexte social observé et tomber ainsi dans les extrêmes qui conduisent à une analyse partielle de la situation. C'est ainsi que Wolf (1955), s'inscrivant dans la tradition de l'écologie culturelle, cherche à relier les types de groupes sociaux qu'il identifie avec certaines caractéristiques écologiques. Il en arrive à la conclusion que les « *haciendas* » correspondent aux « *terres hautes* » alors que « *plantations* » capitalistes se rencontrent plus fréquemment dans les « *terres basses* » ; omettant ainsi tout les cas particuliers qui ne correspondent pas au modèle proposé. C'est ainsi que l'élaboration *a priori* de modèles sur la base de types préconstruits scientifiquement mène à la volonté d'appliquer ce modèle à tout type de situation, ce qui conduit à ne pas rejeter les formes qui n'y correspondent pas. La science est en elle-même une représentation de la réalité. La différence de structures écologiques entre zones ayant des structures de production est notable dans la zone étudiée. Cependant, ce seul facteur ne permet pas d'expliquer pour quelles raisons.



## **II. La notion de groupes sociaux et trajectoire sociales**

C'est donc à travers une approche visant à proposer des pistes de recherche que le deuxième point de la discussion sera abordé : le problème lié à l'établissement de catégories et la nécessité de prendre en compte les trajectoires sociales.

Dans « *La logique du latifundio* », Edelman (1993) montre que la création de la catégorie « *latifundio* », basée sur la présence de critères économiques, notamment le sous-investissement productif, et de relations de travail particulières a conduit à supposer la fin de ce système. Au Costa Rica cependant, alors que les « *latifundio* » tels qu'ils étaient décrits par les chercheurs semblent avoir disparu, la « *logique* » qui sous tend ce type de système de production serait, selon Edelman, encore en vigueur. Selon cet auteur, ce serait avant tout la catégorie analytique qui aurait disparu ; cette catégorie analytique qui a conduit à figer un type particulier de structure, en supposant des caractéristiques inéluctables sans lesquelles la réalité sociale n'était plus la même. C'est ainsi qu'Edelman (1993) affirme la permanence du système du latifundio dans la région de Guanacaste au Costa Rica. En effet, malgré des tendances qui supposent le contraire, notamment une intensification (introduction du bétail Brahman, de l'agriculture mécanisée, de systèmes d'irrigation), la production d'élevage continue à se maintenir dans des densités de pâturage très faible. Cette analyse pose la question du poids de la catégorisation et de ses implications notamment à l'échelle politique et social comme le montre l'analyse des théories scientifiques de la structure agraire du Nicaragua et qui a conduit à l'élaboration de politiques particulières, notamment la mise en place d'un modèle visant à transférer des techniques aux paysans.

Enfin, une catégorie fonctionne comme une photo à un moment *t* et ne permet pas d'appréhender le social dans son aspect dynamique. Ceci est le problème de toute typologie et fort du constat de l'aspect éphémère de la typologie et donc de son côté opératoire seulement dans un moment déterminé, certains auteurs ont ainsi proposé des méthodes de réactualisation des typologies (Landais 1996).

C'est ainsi qu'en prenant acte de ces problèmes, Edelman (1993) démontre l'évolution historique du latifundio depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle en mettant en balance les facteurs, économiques, sociaux, politiques et écologiques qui expliquent la formation et la continuité de ce système. Dans un contexte économique et politique qui favorisaient ces classes, des différences fondamentales existaient malgré tout entre les latifundistes. Ainsi, si les logiques économiques et politiques se rejoignaient pour permettre au système de perdurer, les propriétaires latifundistes ne bénéficiaient pas tous des mêmes conditions internes. Le contexte de constitution des domaines favorisait la permanence des familles anciennement installées et non celle des investisseurs récents ; les premières ayant reçu leurs terres gratuitement avaient plus de résistance économique face aux problèmes conjoncturels.

Les trajectoires de vie ont ainsi une importance non négligeable dans la compréhension des aspects sociaux des systèmes de production. Les producteurs dont les structures sont issues d'anciennes coopératives n'ont pas les mêmes conditions sociales que ceux ayant hérité leurs terres. Il est remarquable, qu'à la Chocolata, parmi les paysans issus de la réforme agraire, et à conditions matérielles originellement égales (c'est-à-dire qu'ils ont reçu globalement des surfaces égales lors de la répartition), certains producteurs aient enclenché un processus

d'accumulation et acheté des terres supplémentaires pour consacrer une partie de la production à une culture marchande et se trouvent aujourd'hui dans le type « paysans tournés vers le marché » alors que d'autres se sont relativement peu intégrés au marché et sont restés sur une logique d'autosubsistance.

Une analyse de cas à partir de deux producteurs en particulier de la zone permettra de poser le problème sous un œil nouveau. Le premier producteur (x) a été caractérisé comme « producteur familial autosuffisant » issu de la réforme agraire. Il est originaire de Carazo et a « travaillé l'agriculture avec ses parents » puis comme « *ouvrier agricole dans les champs de café, de haciendas et de coton* ». Il est arrivé à 19 ans pour la première fois dans la région. Il a reçu une superficie importante de terres au moment de la division des coopératives (en regard des superficies reçues par les « producteurs tournés vers le marché » issus de la réforme agraire) : 24,5 hectares. Jusque là, ce producteur a les mêmes conditions que celui auquel nous le comparons (y) qui se situe dans le type « producteur tourné vers le marché » et qui possède 26,6 hectares : également originaire de Carazo, il a travaillé là bas dans la ferme de son père avant de migrer à l'âge de 18 ans à Rivas et travaillé « *à faire la traite dans une hacienda ou l'agriculture* ». Au-delà des éléments mentionnés dans les résultats qui concernent les modes de production, ces deux producteurs se distinguent sur trois points : (1) le nombre d'enfants (6 d'un côté et 3 de l'autre), (2) des deux côtés les producteurs sont associés à des organismes mais de manière différente : l'un est en étroite collaboration avec l'Ecole internationale d'Agriculture et d'Elevage (Escuela Internacional de Agricultura y Ganaderia). Il s'agit plus d'une alliance symbolique basée sur les relations personnelles que d'une véritable association institutionnalisée. L'autre est membre de l'Institut Nicaraguayen de Technologie Agricole (Instituto Nicaragüense de Tecnología Agropecuaria). (3) Enfin le premier avait un statut administratif au sein de la coopérative agricole pour laquelle il exerce encore des fonctions symboliques de président alors que l'autre n'y exerçait aucune fonction.

Plusieurs analyses possibles peuvent découler de cet exemple, pour lequel une analyse systématique de chaque variable et des enquêtes complémentaires seraient nécessaires pour l'obtention des données manquantes. Il est effectivement possible de supposer que la structure familiale a un poids sur les décisions des producteurs (pour l'un, les enfants travaillent et vivent sur l'exploitation agricole alors que pour l'autre les enfants vivent en ville et ont une autre occupation que l'agriculture) et leurs possibilités. Ou serait-ce l'inscription dans des institutions différentes (aux prérogatives et approches différentes) qui influeraient sur les approches de la production ? Ou enfin les structures institutionnelles de la coopérative, dont le deuxième producteur s'est éloigné en gardant ses terres mais en installant sa résidence sur les terres nouvellement achetées plus proches de la ville, et qui fonctionnent encore de manière symbolique sont-elles celles qui agiraient sur les représentations sociales du premier producteur ? Certainement l'ensemble de ces facteurs jouent de manière conjointe sur les représentations sociales. Toujours est-il que ces deux producteurs ont des pratiques, des finalités économiques et des représentations sociales différentes. Un dernier élément à noter : les fils du premier producteur (x), qui ont récemment hérité, tendent plutôt à adopter des stratégies productives proches de celles qui prévalent chez le deuxième producteur (y).

Cette démonstration a pour vocation de montrer la valeur heuristique de cette approche et l'utilité de désagréger les typologies pour comprendre les dynamiques sociales qui se jouent derrière chaque groupe. Dans cette perspective, la présentation d'idéaux-types pour classer les producteurs ne doit pas faire oublier que ceux-ci s'inscrivent dans des trajectoires sociales. Une analyse plus profonde des trajectoires de vie sur plusieurs générations et des trajectoires familiales paraît ainsi une piste intéressante pour comprendre les représentations et aspirations

de chaque individu et expliquer les stratégies, pratiques et représentations actuelles de chacun avec plus de précisions.

Edelman (1998) montre ainsi que le latifundio trouve son origine et son explication dans un ensemble de facteurs conjoints qui conduisent à son maintien au cours du temps malgré son apparente « irrationalité économique » et que cette apparente contradiction s'explique par de multiples facteurs. Il souligne par ailleurs que les relations de production et les représentations des acteurs les uns sur les autres influencent fortement les pratiques de ces derniers et contribuent à l'évolution et à la transformation des systèmes de production.

*« ... les changements dans le foncier émergent de l'interaction multiple entre des forces qui opèrent à différents niveaux et que l'action (ou l'inaction) des acteurs à chaque niveau se trouvent profondément influencées par les représentations fortement spécifiques, par l'expérience accumulée et les espérances qu'ils ont ».*

Ainsi, Edelman montre que les représentations d'un groupe sur l'autre :

*« ... ont modelé l'appropriation de la terre et les relations de production d'une telle manière qu'il aurait été difficile de les prédire à partir de l'analyse des marchés ou de la géographie. ».*

### **III. Représentations sociales et Relations sociales**

Les représentations sociales ne sont pas seulement le fruit de l'inscription sociale des individus dans la société, entendu comme la place dans l'édifice social qu'occupe un acteur à un moment *t*, mais également, et cela va de pair, d'une relation dynamique entre cet individu et les autres individus. Les représentations sociales s'élaborent au regard des autres groupes sociaux et selon deux niveaux.

D'une part, les représentations sociales sont élaborées au regard des autres groupes sociaux de la zone. Elles constituent des jugements sur les modes de production des autres producteurs. Par exemple, entre producteurs ayant des systèmes de polyculture-élevage et éleveurs intensifs pour lesquels l'accès à des étendues de pâturages présente un enjeu important. Pour les uns, les terres sont à la fois la base de reproduction de la famille et la production permet de générer une part des ressources monétaires du ménage quand pour les autres, l'objectif est avant tout de maximiser le revenu et la mise en valeur des terres passe par l'introduction de pâturages améliorés.

Les représentations constituent une base d'évolution des pratiques agricoles dont les jugements élaborés, les échanges entre producteurs et les relations sociales de production qui s'établissent sont un vecteur. Dans cette perspective, la prise en compte des échanges de semences, de la location de terrains pour le pâturage du bétail ou de la location de tracteurs entre producteurs va bien au-delà des considérations économiques. Cela pourrait constituer une piste de recherche intéressante pour comprendre l'évolution des pratiques des producteurs et la manière dont les relations sociales influencent les modes de production.

Les représentations s'opposent également à l'intérieur d'un même groupe social, lié alors aux types de trajectoires sociales. Une forte dichotomie existe ainsi entre producteurs « héritiers » et anciens membres de coopératives.

Les résultats montrent en effet que les représentations des producteurs issus de structures foncières non touchées par la réforme agraire et principalement ceux qui ont une inscription sociale forte, c'est-à-dire dont les terres sont héritées de familles vivant depuis plusieurs générations dans la zone, sont ceux qui sont le plus prompts à caractériser la terre de manière dichotomique (terre de l'Etat/terre privée) et à critiquer les modes de production des producteurs issus de la réforme agraire. On a ainsi des énoncés du type :

« *Ma terre est 100% privée* » (E60) ;

Ce type d'énoncé est également courant chez les producteurs prolétariés ou autosuffisants n'ayant pas bénéficié de la réforme agraire, mais de manière quelque peu différente :

« *Ici, aucun gouvernement ne m'a offert, ni personne. Le peu que j'ai acquis, je l'ai eu en luttant.* » (E84).

De même, ces producteurs jugent les producteurs « nouvellement » arrivés, qu'ils aient bénéficié de la réforme agraire ou acheté leurs terres après la guerre, comme responsables de la déforestation.

« *Celles là, c'était des terres très bonnes, mais quand le sandinisme a pris les terres, ce fut un échec, il [le sandinisme] a déboisé.* » (E75).

En opposition, les anciens membres de coopératives considèrent leurs terres comme un patrimoine à préserver. Ils jugent que les autres producteurs exploitent les ressources ligneuses et sont responsables de la déforestation. Dans les zones où les structures institutionnelles recomposées après la division des coopératives ont encore un poids, les producteurs « *externes* » ont tendance à être soumis à un contrôle symbolique. La mise en place de comités de surveillance se proposant d'éviter la coupe des arbres aux abords de la rivière et contrôlés par d'anciens membres de la coopérative agricole, a implicitement des conséquences sur les modes de gestion des ressources et les relations sociales à l'intérieur de la zone. Les rapports différentiels s'expriment alors entre « fondateurs » des anciennes coopératives (ceux qui sont encore présents) et nouveaux arrivants. Ces rapports influencent les modes de gestion des ressources naturelles, et en particulier des ressources ligneuses.

Les deux zones agro-socio-écologiques de Las Pilas et du Coyolito, où se situent d'un côté la majorité d'entrepreneurs et grands propriétaires terriens et de l'autre les anciennes terres des coopératives sont représentatives de cette opposition. Ces deux zones accueillent des systèmes de production différents et s'opposent également dans les discours des acteurs. Il s'agit ainsi d'une lutte symbolique entre deux formes de concevoir la terre et les ressources ; qui s'expriment à travers la place sociale qu'occupent les producteurs et les représentations que ces derniers entretiennent à l'égard des autres.

Au final, les représentations liées aux ressources foncières et ligneuses sont entremêlées et s'inscrivent dans les relations sociales. Elles ont également une influence sur les représentations des pratiques de production agissant ainsi sur ces dernières, et contribuant donc à leur évolution.

*« Moi je voulais ce terrain, il est magnifique... il est plat. C'est à (x). Je voulais lui acheter mais il ne veut pas. C'est une pure perte. Je lui ai dit de semer des pâturages, mais il ne veut pas ... (...) A (x), je vais lui offrir des graines de blé pour qu'il sème. Lui, il ne met pas en valeur la terre. Il ne veut pas semer d'autre pâturage. » (E75, entrepreneur à propos d'un producteur tourné vers le marché)*

Comme le souligne Weber (1979), « *En dernier ressort, comparer deux rationalités revient à confronter les modes de reproduction des systèmes dont elles sont issues. Ce qui est d'autant moins aisé que le mode de reproduction de l'un impose à l'autre ses limites.* ». Il faut ajouter à cette remarque que les modes de production de l'un s'inscrivent dans une stratégie globale qui fait sens par ses représentations sociales de la réalité et ses finalités en tant qu'acteur social.

# CONCLUSION

L'étude présentée a permis d'identifier trois types de systèmes de production ; extensifs, intensifs et polyculture-élevage et qui se distinguent en six groupes sociaux ; du grand propriétaire terrien au producteur sans terres en passant par l'entrepreneur agricole. Par ailleurs, trois types de trajectoires sociales ont été observées à l'intérieur de ces groupes sociaux ; l'héritier, l'ancien membre de coopérative et le nouvel arrivant.

Les représentations et pratiques de gestion des ressources ligneuses observées dans la zone, dont notamment le maintien des arbres au sein des pâturages, sont diverses et socialement marquées. Elles s'inscrivent au sein des systèmes de production identifiés. La diversité des pratiques rencontrées s'explique par la présence des groupes sociaux et selon plusieurs niveaux.

Tout d'abord, les événements socio-historiques sont un élément d'explication des dynamiques sociales à la base de la constitution des systèmes de production actuels de la zone. Les recompositions sociales et productives de la zone, en lien avec l'instauration de coopératives agricoles sandinistes, puis leur division après 1990 sont autant d'événements qui permettent de comprendre la dynamique des systèmes de production. La possibilité de reconstituer de grands domaines à bas prix permet ainsi à certains producteurs de centrer leur stratégie sur l'usage extensif des terres. Les entrepreneurs qui ont hérité d'une exploitation agricole dotée d'un capital important (tracteur...) tout en achetant des terres à bas prix aux anciens membres de coopératives ont pu intensifier leur production quand ceux qui ont bénéficié de la réforme agraire sans pour autant avoir de moyens financiers leur permettant d'enclencher un processus d'accumulation orientent leur production sur des systèmes de polyculture-élevage principalement axés vers l'autoconsommation.

Ensuite, la gestion et les représentations des ressources ligneuses par chaque agriculteur dépendent de ses finalités. Par exemple, les éleveurs orientés vers le marché préfèrent conserver les arbres qui sont liés à la production animale

Les producteurs tournés vers le marché cherchent à améliorer leur statut à travers la production. Ils considèrent ainsi les ressources ligneuses comme un moyen de production notamment en lien avec la production animale. Les espèces ligneuses conservées dans les pâturages sont ainsi celles qui ont une valeur alimentaire pour le bétail notamment. Les producteurs autosuffisants quant à eux ont une approche patrimoniale des ressources naturelles. La conservation des arbres est dans ce cas liée à la recherche d'une constitution d'une épargne à long terme ; qui pourra être héritée par les enfants. Ils cherchent à conserver leur statut social sur le long terme.

Cependant, les individus se différencient également par leurs trajectoires sociales et leur inscription dans les réseaux sociaux. Ceci représente un élément de distinction entre les producteurs qui permettraient d'expliquer les différences de systèmes et de gestion des ressources ligneuses. Les producteurs ayant des systèmes « extensifs » par exemple ont des stratégies différentes en fonction de l'origine de la propriété qui suppose aussi une inscription dans le paysage social différentielle : les producteurs ayant une inscription dans les sphères financières et politiques ont tendance à réduire au maximum l'investissement et à conserver des zones écologiques différentes comme base de maintien de la production sur le long

terme ; quand ceux qui sont investis dans les professions libérales et cherchent à constituer un capital pour la retraite chercheront petit à petit à intensifier la production selon une stratégie économique marginaliste (bénéfices/coûts). De même, l'évolution des modes de production des producteurs issus de la réforme agraire est liée à une inscription différentielle dans des réseaux sociaux (Coopératives Agricoles Sandinistes, Groupements de producteurs, institutions agronomiques, lien avec la ville).

Enfin, les représentations et les pratiques s'inscrivent dans un ensemble complexe de relations sociales. Les pratiques et les discours des producteurs sur la déforestation ou la gestion des berges en particulier, s'élaborent au regard des autres groupes sociaux. La mise en place de structures institutionnelles, comme les comités de gestion des berges, par les anciens membres de coopératives a autant vocation à préserver les ressources qu'à assurer un contrôle symbolique sur le territoire, dans un contexte de pression foncière où les producteurs intensifs cherchent à étendre leur inscription territoriale. Ainsi, les discours sur les thèmes de la terre, de la déforestation et de la gestion des berges prennent sens au regard des stratégies propres à chaque groupe social et l'étude des savoirs locaux comme celles des pratiques ne peut ainsi s'affranchir de celle des dynamiques sociales.

L'étude constitue ainsi une phase exploratoire dans l'étude des pratiques de gestion des ressources naturelles. On voit que comprendre la place des arbres au sein des systèmes doit s'inscrire dans une compréhension plus large de ces systèmes, de leur évolution et du contexte social.

Les limites de l'analyse proposée ici sont nombreuses. Cette analyse s'est principalement centrée sur la production, et il faudrait la compléter par la compréhension des formes de commercialisation, et de l'insertion dans les réseaux sociaux, notamment au sein de différentes institutions (organisations de producteurs) qui ont un poids sur les pratiques. Le prêt ou la location de la charrue à bœuf ou du tracteur, les échanges de semences paraissent également constituer le point de départ pour l'analyse des réseaux sociaux qui sont à la base de la transformation des techniques de production.

Par ailleurs, il semble que dans une perspective systémique, le focus sur un objet en particulier du système, dans ce cas l'arbre présente les écueils d'isoler un élément de l'ensemble du système. La notion de pâturage et d'alimentation animale apparaît comme centrale pour comprendre à la fois les logiques de production des éleveurs et les dynamiques écologiques résultantes. Comprendre comment les pratiques influent sur les ressources et comment ces dernières influencent les pratiques représente une recherche à part entière qui mobiliserait des connaissances écologiques plus fines. L'étude arrive ici à appréhender comment les ressources sont le jeu des relations sociales, mais n'accordent qu'une place que peu dynamique à ces ressources.

Enfin, dans une perspective écologique, l'analyse des zones aux systèmes de production différents ; par exemple entre le Coyolito où quatre coopératives agricoles sandinistes ont été créées et où persistent majoritairement des systèmes autosuffisants et las Pilas où se situent bon nombre de systèmes de production intensifs pourrait éventuellement révéler comment les pratiques et représentations différentielles influent sur les structures écologiques ; et notamment sur la diversité et la composition des arbres.

# BIBLIOGRAPHIE

- Altieri M (1998) *Agroecology: The scientific basis of Alternative Agriculture*. Boulder: Westview Press,
- Bainville S, Touzard I, Mena R, Rasse-Mercat E (2005) La pauvreté des exploitations familiales nicaraguayennes : retard technique ou manque de terres ? *Tiers-Monde* 46(183):559-580.
- Blanc-Pamard C (1992) Techniques et pratiques : à la jonction du naturel et du social. In Jollivet M (ed) *Sciences de la nature, Sciences de la société. Les passeurs de frontière*. Paris : CNRS.
- Baumeister E (1989) *El problema agrario y los sujetos del desarrollo nicaraguense*. Managua: INIES.
- Bourdieu P (1979) *La distinction*. Paris: Editions de Minuit.
- Bourdieu P (1980) *Le sens pratique*. Paris : Editions de minuit
- Brossier J (1987) Système et système de production. Note sur ces concepts. *Cahier Sciences Humaines* 23(3-4):377-190.
- Caron P, Hubert B (2000) De l'analyse des pratiques à la construction d'un modèle d'évolution des systèmes d'élevage : application à la région Nordeste du Brésil. *Revue d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux* 53(1):37-53.
- Chavarria Sacasa M (2001) *Arboles fuera de bosque en Nicaragua*. FAO-CE.
- Darré J, Matthieu A, Lasseur J (eds.) (2007) *Le sens des pratiques. Conceptions d'agriculteurs et modèles d'agronomes*. Paris : INRA Editions,
- Dartigues L (2009) *Les pratiques rizicoles dans le delta du Fleuve Rouge. Rationalité paysanne et structuration sociale de la pensée dans le Viêt Nam d'hier et d'aujourd'hui*. Institut d'Asie Orientale
- Deffontaines J (1973) Analyse du paysage et étude régionale des systèmes de production agricole. *Economie rurale* 98:3-13.
- De Janvry A (1981) *The agrarian question and reformism in Latin America*. Baltimore: The Johnson Hopkins University Press.
- Diestch L, Mena R, Torres RM, Picado C, Urbina A, Comarriba A, Moncada O (2002) *Caracterización agrosocioeconómica de la zona seca de Nicaragua*. UCA.
- Edelman M (1998) *La logica del latifundio*. San José: Editorial de la Universidad de Costa Rica,
- Garcia Zamorca G (1993) Pastos, vaqueros y ganaderia en Sonora. In *XVI Simposio de Historia y Antropologia*. Vol. 2. Hermosillo : Universidad de Sonora.
- Godelier M (1965) Objets et méthodes de l'anthropologie économique. *L'Homme* 5(2):32-91.
- Godelier M (1966) *Rationalité et Irrationalité en économie*. Paris : Maspero



- Godelier M (1989) *L'idéal et le matériel*. Paris : Fayard.
- Jodelet D (1991) *Les représentations sociales*. Paris: Puf.
- Kaimovitz D, Cusminsky R (1986) La cuestion agraria y los pobres del campo en Nicaragua, 1979-1985. *Revista Mexicana de Sociologia* 48(3):221-252.
- Klein JL, Pena O (1983) Le Nicaragua à l'heure du développement régional non capitaliste. *Cahiers de géographie du Québec* 27(72):425-451.
- Kleinn C (2000) *Bibliografía comentada. Cambios en la cobertura forestal, Nicaragua*. FAO, CATIE.
- Landais E (1996) Typologies d'exploitations agricoles. Nouvelles questions, nouvelles méthodes. *Economie rurale* 236.
- Landais E, Balent G (2001) Introduction à l'étude des systèmes d'élevage extensif. *Etudes et Recherches* 27:13-34.
- Latour B, Woolgard S (1979) *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris: La découverte.
- Maldidier C, Marchetti P (1996) *El Campesino-Finquero y el potencial del campesinado nicaraguense*. Vol. 1. Managua : UCA
- Manilowski B (1922) *Argonauts of the Western Pacific*. Waveland Press, United States
- Martinez Novo C (2006) *Who defines indigenous? Identities, Development, Intellectuals, and the state in Northern Mexico*. . New Brunswick, New Jersey and London: Rutgers University Press.
- Mendras H (1967) *La fin des paysans*. Paris: Babel (reed. 1992),
- Merlet M (1990) El siglo diecinueve en Nicaragua. Auge y derrota de la via campesina. (1821-1934). *Simposio Las sociedades agrarias centroamericanas*. San José: Escuela de Historia de la Universidad Nacional.
- Moscovici S (1971) *La psychanalyse, son image et son public*. Paris: PUF.(reed. 1976)
- Myers N (1981) The Hamburger Connection: How central America's Forests Become North America's Hamburger. *Ambio* 10(1):3-8.
- Parsons J (1965) Cotton and Cattle in the Pacific Lowlands of Central America. *Journal of Inter-American Studies* 7(2):149-159.
- Pomareda C (1998) Situación y perspectiva de la ganadería e industrias afines en Centroamérica. In: *Taller regional sobre desafíos y oportunidades de la ganadería e industrias afines en Centroamérica. Consejo agropecuario centroamericano/proyecto RUTA-BM*. Guatemala
- Ravera F, Tarrason D, Pastor PA, Grasa R (2009) Proceso y metodos de evaluacion integrada participativa de degradacion en agroecosistemas semiaridos. Un caso de estudio en un area protegida en el tropico seco nicaraguense. *Revista Iberoamericana de Economia Ecologica* 13:79-99.
- Redfield R (1941) *The folk culture of Yucatan*. Chicago: University of Chicago Press.
- Rodriguez L, Mendoza O, Ruben R (1992) *Nicaragua. Evolucion de la estructura agraria 1960-1985: desarrollo de la estructura agraria en centroamerica*. Managua: NI. ESECA.

Roux B (1975) L'expansion du capitalisme et développement du sous-développement : l'intégration de l'Amérique centrale au marché mondial de la viande bovine. *Tiers-Monde* 16(62):355-380.

Sebillotte M (1978) *Itinéraires techniques et évolution de la pensée agronomique*. Paris : Académie d'Agriculture de France.

Toledo VM (1992) La racionalidad ecologica de la produccion campesina. *Agroecologia y Desarrollo* 5/6

Urbina R (2005) *Inventario de políticas agroambientales en Nicaragua*. IICA

Vera R, Rivas L (1997) Grasslands, cattle and land use in the neotropics and subtropics. *XVIII International Grassland Congress*, Canada, 1997. Vol. III, pp. 1-8.

Weber J (1979) Logiques paysannes et rationalité technique : illustrations camerounaises. In : Couty P et al. *Maîtrise de l'Espace Agraire et Développement en Afrique Tropicale : Logique Paysanne et Rationalité technique*. ORSTOM : 311-315

Wolf E (1955) Types of Latin-American Peasantry. *American Anthropologist* 57(3):452-471.

Wolf E, Mintz S (1957) Haciendas and Plantations in Middle America and the Antilles. *Economic Studies* 6(3):380-412.

Weber J (1979) Logiques paysannes et rationalité technique : illustrations camerounaises. *Colloque Maîtrise de l'Espace Agraire et Développement en Afrique Tropicale : Logique Paysanne et Rationalité technique*. ORSTOM.

Wheelock J (1975) *Imperialismo y dictadura*. Mexico: Siglo XXI.